

À chaque preux, pour accéder au Graal, il était posé une énigme. Pour moi, modestement, ce doit être ma femme.

À choisir entre les emmerdes et le néant, l'homme choisit le plus souvent les emmerdes.

À de certains moments, trompés furtivement par une drogue endogène, nous croyons ne pas être seuls au monde. On appelle ça l'amour.

À échéance, l'incertitude du lendemain n'existe pas.

À en juger par l'importance que leur donne la société, on s'étonne que les vieux aient quand même gardé le droit de vote.

À force d'avoir eu raison trop tôt, on se souhaiterait d'avoir eu tort trop tard.

À force de ne faire que rêver on finit par dormir.

À force de rechercher les endroits où personne ne va, tout le monde ira là où tout le monde va.

À la marche, le mouvement des bras signe indubitablement notre origine quadrupède, essayez l'amble, pour voir !

À la naissance tout être humain fait l'expérience de la séparation. C'est un traumatisme profond qu'il va essayer toute sa vie de combler avec un autre être humain qui a lui aussi subi ce traumatisme. Comme ça ne suffit évidemment jamais, il court toute sa vie après «l'amour».

À la vie comme au supermarché, on n'est vraiment surpris qu'à la caisse.

À la vitesse où il prolifère, la pollution, c'est l'homme.

À l'approche d'un scrutin, le citoyen semble vivre dans l'illusion qu'on peut convaincre. Cela l'entraîne dans d'interminables palabres qui ne sont en réalité qu'un chevauchement stérile de monologues où la volonté infantile d'avoir raison prime l'écoute et la recherche de solutions. Cela transforme le débat politique en un match verbal, une compétition d'ego que le bon peuple suit passionnément comme un feuilleton télévisé.

À l'écoute sur mon arbre, je guette les chuchotements des comètes.

À peine secoué d'un sursaut de solidarité, le singe humain retourne illico à la compétition et à l'avidité, ce sont sans doute là des comportements génétiques. Les morales qui tentaient de réguler ça et d'amener du changement n'ont jamais été vraiment respectées (religions, idéologies) malgré la peur de sanctions terribles. Pour que la société soit autre, il faudrait supposer une distanciation de chacun vis-à-vis de son propre ego, ce qui est généralement le travail d'une vie entière et l'apanage d'une petite minorité.

À quand la charte des devoirs de l'homme ?

À quoi bon connaître mon avenir? Quand je lis un roman d'aventures, je ne me précipite pas à la dernière page pour connaître à l'avance le dénouement.

À quoi bon écrire et laisser une trace dès lors qu'il devient évident que l'homme a programmé sa propre extinction.

À quoi bon marcher vite puisque chaque pas contient l'instant.

À quoi bon raconter la fin du monde ?

À quoi ça sert d'être conscient d'être conscient ?

À son corps défendant, le libéralisme est gravide du fascisme.

À terme, l'informatique, binaire, fera disparaître le mot «peut-être» et avec lui ce moteur de l'intelligence et de la créativité qu'est le doute. Un ordinateur ne sera jamais ambigu.

À tout prendre, j'ai aussi peur des fous de l'avoir que des fous de Dieu.

À un âge certain on ne cherche plus des raisons de vivre mais une bonne raison de mourir.

À un certain âge, seul le portefeuille émet encore des phéromones.

À voir leurs chaînes de télévision, on se dit que les français ont quelque chose en commun avec les bantous : l'amour immodéré du palabre.

Accepter de trancher, de raboter, de fouiller, jusqu'à rencontrer l'instant, celui d'avant le Big bang, porteur de l'entièreté du monde et des âmes, c'est entrer en poésie.

Accepter de venir suppose déjà d'accepter de partir.

Ah ! Les vers luisants ! J'ai depuis l'enfance une fascination toute particulière, non seulement pour ces étoiles chaudes qui zigzaguent comme pour tenter de donner un sens aux ténèbres, mais pour toute l'ambiance sans laquelle ils ne peuvent apparaître, sans ce concours des choses qui fait de la douceur de cette nuit amoureuse un cocon féérique où, à peine une ou deux fois l'an, tout devient possible. J'y retrouve le sacré de l'incarnation nimbé d'un inexplicable mystère, l'initiation aux mystères de Luciole et de Lampyre... et quelque chose des comédies de Shakespeare

Amateur est souvent péjoratif, pourtant, étymologiquement, il désigne celui qui aime ce qu'il fait, celui qui préfère le plaisir à la rentabilité, celui qui se refuse au stress que distille la compétition, celui qui est si pénétré du dérisoire des choses que peu lui importe la durée.

Apprenons à aimer le plat rustique qu'est l'inconfort de la vie à l'aide de son piment : l'aventure.

Après la mort, il ne se passe rien que je puisse comprendre avec mon cerveau puisqu'il n'y a plus de cerveau.

Après le passage des touristes du week-end, on voit bien que la lisière est la femelle du lisier.

Après les avoir retirés du plat, combien de pieds peut-on mettre dans un verre?

Archimède et sa baignoire ça fait ringard. Moi j'eurèke aux chiotes. On dirait que me vider la tripe effervesce la méninge, déride le surmoi, titille la gamberge.

Aucun système politique ne semble pouvoir durer s'il ne se base sur l'exploitation de l'autre et sur le pillage des ressources.

Au début, les tracteurs ont eu des détracteurs.

Au fond, la poésie n'est rien. Des mots. Seulement des mots. Mais des mots sans mots, des mots chargés de communiquer l'expérience non conceptuelle ; l'expérience de la pensée sans pensée, de la vie telle qu'elle est avant le discours.

Au fond, la sensation physique d'excréter m'évoque l'impermanence. Ce qui me glisse là dans l'anus fut moi. Comment est-ce possible? Ne suis-je donc qu'un schéma, un passage, un transformateur de matière ? Ma vie n'est-elle que le sous-produit épiphénoménal d'une réaction chimique, mon cerveau une lampe sur une pile ?

Au fur et à mesure que votre femme avance en âge vous vous apercevez qu'à votre corps défendant vous avez épousé votre belle-mère.

Au lieu de me faire coucou tu peux me faire cygne.

Au moment de mourir, j'espère avoir encore la force de hausser les épaules.

Au niveau du bonheur personnel, j'apprends beaucoup des animaux. Ils ont naturellement un comportement que, au bout de bien des tortures mentales, finissent par recommander la plupart des grandes sagesse et chemins spirituels.

Au Taman Negara, l'animal le plus bruyant de la forêt est le singe, En Ardenne, c'est sans conteste le touriste.

Aucun système politique ne semble vouloir ou pouvoir prendre en compte les comportements vissés dans l'ADN humain et malmenés par l'accroissement démesuré des tribus.

Aucune civilisation n'est viable, plus elle se raffine moins ses membres font d'enfants.

Aucune réforme politique n'est tenable si elle ne se fonde sur une étude éthologique de l'animal humain.

Aujourd'hui Le problème n'est plus de savoir si l'état doit ou non aider les pauvres en prenant aux riches mais de savoir comment il va aider les riches à prendre aux pauvres.

Aujourd'hui quand on a vraiment trop abusé des gens, ils sont en colère. Ils le disent sur les réseaux sociaux et deviennent ainsi à leur insu des biens de consommation très rentables.

Aujourd'hui, la mode veut qu'on rende l'homme responsable de la destruction de la nature. Personne ne semble avoir conscience qu'en martyrisant la nature, l'homme, lui-même produit naturel s'il en est, ne fait qu'appliquer ses lois. L'instinct de survie est inscrit dans des gènes qu'elle a voulu et l'ingéniosité pour protéger la vie et son confort est le produit d'une configuration physique et mentale dont la nature elle-même a doté sa créature.

Aujourd'hui, pour rester dans l'air du temps, sur You Tube, les spirites sont devenus les quantiques. C'est le chat de Schrödinger qui fait tourner non plus les tables mais les têtes !

Avant de quitter un chemin, il faut l'avoir parcouru.

Avant de sortir, pour certaines femmes, la question cruciale est : "que vais-je mettre et... par qui vais-je me faire mettre ?

Avant j'étais excentrique par provocation. Aujourd'hui je sais qu'être contre c'est encore être avec.

Avec l'âge, les gencives se rétractent. La tête de mort fait surface.

Avec l'âge, ma vie se rétrécit... mes vers aussi.

Avec l'âge, les seuls poils que gardent les mâles sont ceux qu'ils rasent !

Avec l'âge, voyager, c'est explorer l'ici.

Avec le temps, ma petite amie est hélas devenue ma grande amie.

Avec le temps, le quotidien se vide.

Avoir le goût de la vie c'est sentir sous son palais aussi bien la souffrance que le plaisir.

Avoir maintenu un vieux couple ce n'est jamais qu'avoir mis en place les conditions qui permettent de discuter de Michel Onfray avec sa partenaire pendant qu'on coule un bronze.

Avoir raison tue le plaisir.

Avoir un accent, c'est ne pas avoir le même que celui de l'autre.

Bien et mal sont les déguisements de mon plaisir et de mon déplaisir.

Bien sûr, il y a l'imprévu qui se glissera un jour dans nos plans, inéluctablement ! Mais cet imprévu n'existait-il pas déjà de toute éternité et simplement n'avons nous pu le "voir" ?

Blanche neige raffolait des cèpes nains.

Boire des verres, c'est se préparer à en être bouffé plus vite que prévu.

Brassens m'a épaté par sa science du mot et du vers. Brel m'a possédé par son emportement truculent et fraternel. Ferré m'a subjugué par sa véhémence et sa

verve, Béranger m'a inondé de complicité. Un seul me met toujours les larmes aux yeux d'émotion depuis mes dix ans : Félix Leclerc.

“Ça ira mieux demain”. Depuis le temps qu'on le dit, demain est devenu hier.

Calculer son âge c'est faire une addition qui est une soustraction.

Ce fut si long sans comprendre, si long à errer dans l'inutile ! Il ne me reste que maintenant, un maintenant à qui la proximité de la fin donne de l'intensité.

Ce n'est pas la conscience qui caractérise l'humain, c'est la suffisance.

Ce n'est pas la préciosité de l'image qui fait la poésie mais bien plutôt l'endroit où elle frappe.

Ce n'est pas l'homme qui a inventé l'homme.

Ce n'est pas parce que je décris la vie dans toute sa crudité et sa cruauté que je la dénigre. La vie est terrible, certes, mais elle resplendit. c'est une aventure, pas une promenade au jardin.

Ce n'est pas tant la consommation qui pose problème que le nombre de consommateurs.

Ce n'est plus le concert de printemps par le grand orchestre des oiseaux comme je l'ai entendu dans ma jeunesse mais il y a encore de merveilleux solistes !

Ce pays n'est ni incroyablement beau ni impitoyablement moche, il n'y fait jamais étonnamment chaud ni étonnamment froid, son ciel n'est jamais longtemps bleu ni durablement noir mais éternellement gris, les gens n'ont aucun trait marquant qu'on pourrait monter en épingle pour les caricaturer. C'est le pays du juste milieu : entre romanité et germanité, entre droite et gauche, entre étés pourris et hivers supportables. Ce n'est pas un pays. C'est un compromis.

Ce que je crée, si je le garde, meurt avec moi.

Ce que nous appelons les choses est en réalité une histoire, un film qui se déroule. Chaque caillou est une mouvance. Nous aurons beau en entasser pour défier l'éternité, le tas restera fluidité.

Ce qui attend les humains s'ils ne limitent pas leur taux de reproduction, ce sont les conditions de vie des poulets élevés en batterie.

Ce qui caractérise les pauvres c'est qu'ils n'ont même pas le choix de ne pas faire de choix.

Ce qui devait arriver arriva : un jour la démocratie mit la bêtise au pouvoir. L'intelligence artificielle se mit à son service.

Ce qui disqualifie d'office les religions, c'est qu'elles prétendent toutes dire l'indicible.

Ce qui effraye tant de gens dans la mort, ce n'est pas tant leur propre disparition que le fait qu'elle anéantisse tout sens qu'on puisse donner à ce qui fait l'existence. Cela

concerne particulièrement ceux qui ont une haute idée du but de la leur ou de celle de l'humanité.

Ce qui est sûr, c'est que, un jour, quoi qu'il arrive, je penserai avec nostalgie à ces instants-ci, quels qu'ils soient.

Ce qui est très difficile pour l'humain qui cherche un mode de vie qui le mette d'accord avec lui-même et avec les choses, c'est de faire coexister harmonieusement le mental qui fonctionne dans le temps et la viande qui fonctionne dans l'instant présent.

Ce qui est un peu lassant avec Dieu, c'est que, quel que soit le nom qu'on lui donne, il s'agit forcément toujours du même.

Ce qui est vraiment important dans la vie c'est de savoir où on est allé et comment on en est sorti.

Ce qui me plaît et ce qui ne me plaît pas ont la même valeur. Il n'y a rien d'autre.

Ce qui m'emmerde c'est que je n'en saurai pas plus après ma mort qu'avant.

Ce qui n'est pas très orthodoxe n'est pas très catholique.

Ce qui sauve le monde, c'est l'exception.

Ce qui sauve les religions, ce sont les hérétiques.

Ce qui semble avoir complètement disparu de notre civilisation, c'est le lien charnel, animal avec l'ensemble du vivant.

Ce qui tue la joie c'est la loi du désir qui veut qu'une nouvelle aspiration succède très vite à la précédente. Si bien que je ne serai heureux que plus tard, "quand" et "si".

Ce qu'il reste d'humain en ville, ce sont les sdf.

Ce qu'il y a de bien, avec la vie, c'est qu'elle s'arrange toujours pour ne pas se faire regretter.

Ce sont les attentes qui rendent infernale la solitude à deux.

Certains n'ont aucune peine à vieillir, ils s'entraînent depuis longtemps. Les autres sont pris par surprise.

Certains ont la vue globale. Ils sont à plaindre, tant le tableau est effrayant. La perception fractionnée est peut-être ce qui protège l'homme de la terreur.

C'est avec le mental qu'on dit du mal du mental.

C'est avec un sixième sens qu'on dépasse l'absence de sens.

C'est dans ce qui est qu'il faut trouver le bonheur.

C'est en avril que j'ai proféré mon premier "mais".

C'est la curiosité qui me sauve du suicide.

C'est l'amour que je porte à chaque humain qui fait que je suis si déçu par l'humanité.

C'est l'artisan qui comble les vides que subit l'artiste.

C'est le désir qui crée l'anxiété. Quand l'action pour satisfaire le désir est en train, l'anxiété disparaît.

La seule vraie question est : qu'est ce qui, de l'illusion ou de la lucidité, fait le plus souffrir ?

C'est le mouvement lui-même qui est le réel.

C'est le vent qui fait des cheveux aux arbres.

C'est le vent qui fait la mer.

C'est maintenant le tout au cubique, au béton, à l'asphalte, au calcul, aux bites et aux bytes, à l'acier, au plastique. C'est le grand retour de l'hygiénisme et de la pudibonderie, le règne des codes et des chiffres, des droits sans devoirs.

L'aboutissement d'un monde créé par l'homme pour la sécurité de l'homme. C'est pourquoi je n'écris plus guère de nouveaux poèmes, c'est aussi pourquoi je publie plutôt les anciens, écrits du temps où l'on pouvait encore causer avec un chêne sans le savoir condamné à écheance et s'apitoyer sur la chasse en automne sans se dire que les humains entre eux font bien pire toute l'année.

C'est quoi cette chose qui prend forme dans l'ADN ?

C'est sans doute quand on n'a plus rien à dire qu'on dit ce que les gens considèrent comme l'essentiel.

C'est un phénomène bien connu des primatologues que, dans un groupe structuré de primates, au bout d'un temps indéterminé, se produit inéluctablement une crise de débordement émotionnel mettant souvent en jeu l'agressivité. La conduite de défoulement des loups dominants sur le loup oméga est du même ordre. Voilà peut-être une explication du fait que, quoiqu'on fasse hélas, les explosions de racisme et les guerres sont récurrentes dans l'histoire des humains.

C'est une honte que de se servir des droits de l'homme pour justifier et défendre l'exploitation de l'homme par l'homme.

Cette femme est un geai. Son plumage me ravit, son cri me glace.

Cette plante invasive qui stérilise toute créativité, toute différence, qui fige le dire dans une forme convenue particulièrement adaptée à la consommation, c'est le roman.

Ceux qui admettent aisément que les bonnes choses aient un début admettent difficilement qu'elles aient une fin.

Ceux qui exigent la vérité sont rarement capables de la supporter.

Changer de conjoint c'est changer d'emmerdements.

Chez l'humain la parade nuptiale est extraordinairement compliquée. On appelle ça l'amour.

Chier en robe de soirée est le summum du déni.

Choisir l'inévitable.

Choisir une philosophie est un exercice aussi périlleux et aléatoire que se choisir un médecin.

Chose curieuse, c'est surtout à gauche qu'on parle de mes droits.

Comme je n'ai plus rien à dire, j'écoute... Et je ris beaucoup.

Comme la conscience paraît un phénomène unique dans l'évolution, nous préférons croire qu'elle en est l'aboutissement.

Comme la démocratie populaire cachait une dictature, la démocratie libérale cache une ploutocratie.

Comme son nom l'indique, le cyclotouriste est un fléau cyclique.

Comme un fleuve, la vie se jette dans la mort.

Comment la poésie peut-elle survivre dans ce que les humains

ont fait du monde ? Il est vrai qu'elle vitote dans une totale insignifiance. et que, si on ne l'achève pas, c'est qu'on ne la voit même plus.

Comment ne pas en vouloir à Dieu de son inexistence ?

Comment peut-on encore parler de la galanterie française quand elle côtoie à tout bout de champ ce graveleux et débraillé "m'sieur dames"?

Comment vivre intensément son histoire alors qu'on en connaît déjà la fin et qu'elle est d'une telle banalité ?

Communiquer virtuellement, c'est comme faire du vélo d'appartement devant un paysage à la télé.

Comprendre comprend "prendre".

Compte tes amis sur les doigts d'une main amputée puis compte sur toi-même.

Confiée à des mercantis, la belle, intelligente et sensible civilisation européenne qui a, malgré ses côtés obscurs, rayonné dans le monde entier, s'est transformée en grande surface commerciale et est gérée comme telle par des épiciers universitaires. Elle a changé ses hommes d'état en responsables du marketing et ses idéaux en statistiques comptables.

Confronté à l'inimaginable, l'homme imagine.

Connaître n'est pas comprendre. Par exemple, je crois bien connaître les femmes.

Constater plutôt que démontrer.

Contrairement à ce qu'ont dit les positivistes, ce n'est pas seulement la peur qui a créé les dieux, c'est la configuration particulière de cette anomalie qu'est la conscience et son besoin de faire réponse à tous les pourquoi.

Contrairement aux apparences, le savoir n'est pas désenchantement.

Contre le cynisme, la morale est toujours perdante.

Copulation et castagne sont les thèmes quasi uniques de l'art du récit chez les humains... De quoi préférer l'art abstrait et la musique !

Coup d'œil au miroir. Zoom sur mon sexe. Décidément, la nature a fait là, non seulement la preuve de son manque total de sens esthétique, mais aussi de son goût immodéré pour l'incongruité. Y a-t-il plus bizarroïde, en effet, que l'organe sexuel masculin qui rompt totalement l'harmonie des lignes du corps avec ses airs de gargouille médiévale ?

Curieusement, ceux qui espèrent la survie d'une conscience après la mort ne semblent pas toujours se demander où elle était avant leur naissance.

Curieux préjugé que celui qui associe nécessairement le sacré à la joie et à l'amour.

Dans "privatisation", il y a "privation"

Dans la mesure où elle dépasse le sens logique du mot, la poésie peut en devenir le miroir.

Dans le couple, parfois, quand le feu est parti, la chaleur revient.

Dans le nord, l'été est si bref que même son nom est déjà un passé.

Dans le temps les lois s'édictaient en faveur de la société, maintenant elles s'édictent en faveur des sociétés.

Dans le temps, les cons n'avaient rien à dire et ne le disaient pas. Maintenant, grâce à internet, ils peuvent le dire au monde entier.

Dans l'espace, je peux voir SIMULTANÉMENT deux objets... Pourquoi, privé de perception ad hoc, ne puis-je pas légitimement supposer qu'il en est de même dans le temps?

Dans mon pays on a élevé un monument au premier tué de la boucherie de 14-18 et curieusement, personne ne semble se préoccuper de l'absurdité de la mort du dernier, quelques secondes avant que retentisse le clairon de l'armistice.

Dans un débat, chacun se parle à soi-même et se sert de la pensée de l'autre pour préciser la sienne. Il n'y a jamais de conclusion commune.

Dans un monde sans pipelettes, on entendrait enfin le chant des oiseaux.

Dans une centaine d'années au pire, les bonheurs et les drames qui ont fait notre histoire seront nuls et non avenue.

Dans une lettre, le P.S. c'est toujours à gauche, mais tout en bas !

D'après Teilhard de Chardin, l'humain serait une prise de conscience de la matière par elle-même, mais alors ce doit être la version bêta !

De même qu'une particule n'est qu'un moment subjectif d'une onde, il n'y pas de maintenant qui soit saisissable..

L'attraction qu'exercent les religions ne tient pas tant à la promesse d'une vie après la mort qu'au fait qu'elles s'inscrivent en faux contre l'absurde.

De par la matière, rien n'est plus proche de moi que l'autre. Rien pourtant n'en est plus sûrement séparé.

De toute évidence, l'homme est un animal tribal. De toute évidence aussi chaque groupe tribal se caractérise par des habitudes de vie et souvent un langage propre. De toute évidence, il existe à l'intérieur de ces tribus une grande résistance au changement.

Décidément, même si certains m'ont plu et si je peux comprendre le succès du genre, je n'ai aucune véritable affinité avec le roman. Je ne le lis pas souvent et j'ai tendance à sauter des pages, me limitant à ce qui est nécessaire à la compréhension. Il m'impatiente et m'ennuie autant que la peinture figurative parce que, quel que soit le talent de l'auteur, il ne s'agit que d'une reproduction de ce réel qui m'attend là, à la porte de ma maison, voire dedans. Un réel que je peux vivre au lieu de le lire.

La nouvelle, elle, est fidèle à elle-même. Elle est un texte dont le personnage principal est le récit. Sa brièveté oblige à l'intensité. Elle ne décrit pas les choses ni les gens mais l'événement, sans se perdre dans le décor. Elle touche à l'émotionnel sans glose inutile. Elle suggère au lieu de dépeindre. Elle est à mi-chemin de la poésie.

Déjà que je n'ai pas d'yeux au cul et que, par conséquent, je ne vois jamais que la moitié du monde, l'écran m'enlève aussi la gauche et la droite, le haut et le bas. Mon monde est un hublot.

Définitivement, je ne suis pas de ce monde de compétition et d'ego. Je n'ai pas la conviction que ce que j'ai à dire soit indispensable. Ni d'ailleurs que ce que dit qui que ce soit le soit. L'inéluctabilité de la mort, l'évidence présente, palpable, de l'absurde rend tout discours superfétatoire.

Demain, je serai plus proche de la mort que je ne l'ai jamais été.

Depuis Internet l'Himalaya verbal enfle démesurément. Comme moi beaucoup d'internautes ont écrit leur bouquin ou un blog ou quelque'impérissable recueil d'avis péremptores et indispensables.... «words words words» ... un Saint-Honoré de words. Nausée.

Depuis la conception, le processus de multiplication, de division, de séparation est à l'œuvre. Dans une certaine cohérence, jusqu'à la mort qui disperse tout.

Depuis la nuit des temps, la bêtise jalouse l'intelligence. Elle crèverait plutôt que de l'admettre. Alors, elle affecte de la mépriser et de temps à autre, l'instant d'un

orgasme, le temps de se rendre compte qu'elle s'est encore fait avoir, elle triomphe. Ça s'appelle le populisme.

Depuis l'abandon de ce qui était à l'origine un moyen mnémotechnique pour l'expression orale des poèmes : la scansion, la rime, la métrique etc... la poésie n'est-elle pas simplement une prose savamment découpée ? Pourquoi dès lors l'appeler encore poésie ? Qu'est ce donc in fine qu'un "poème en prose" ?

Depuis que je crois savoir ce que nous sommes, je suis passé du mépris à la pitié.

Depuis que je n'attends plus rien le moindre m'est le plus.

Depuis qu'il a su introduire une paille dans un nid de fourmis, l'homme s'imagine que tout a une cause mais qu'est-ce qui le prouve? La cause ultime est introuvable.

Depuis qu'un hurluberlu, pour protéger son patrimoine, a inventé le mariage, le monde est plein de cocus.

Derrière la peur du changement, il y a la peur du mouvement. Derrière la peur du mouvement, il y a la peur de la mort.

Derrière moi, le panthéisme jubilatoire. Je me sens détaché de tout. Flottant encore là par hasard comme un sac en plastique oublié. Déjà dans l'antichambre d'ailleurs, voire doucement poussé vers la sortie.

Derrière tout événement, il y a une conscience qui regarde avec intérêt le film dont nous sommes le personnage principal. Parfois elle s'amuse.

Je ne me considère plus comme un poète. L'appellation, dans mon cas, n'a plus de sens. Je suis un brévitexteur.

Des primates génétiquement programmés pour coopérer en vue de leur survie dans des groupes d'une quinzaine d'individus, se retrouvent contraints de fonctionner dans des super tribus dont la population ne cesse de croître. Ils seront sous peu neuf milliards. Malgré une étonnante faculté d'adaptation qui les distingue entre toutes les espèces, ils vont bientôt être dépassés. Ils commencent d'ailleurs déjà à perdre les pédales, la maîtrise du monde et les clés de leur propre destin.

Dès que deux disciples suivent un sage, l'un se nomme Bêtise et l'autre Querelle.

Dès que je vois rouge, mon langage devient vert et je me mets à broyer du noir.

Dès que l'homme a pris conscience de la mort, il a tenté de la nier.

Dès que se pose la question de la liberté réciproque, le couple se met à hoqueter.

Dès qu'on a pu dire à quelqu'un qu'on est seul on ne l'est plus.

Dès qu'on prend une photo, le présent devient du passé.

Déshabillée des rêves et des illusions, la réalité est d'une beauté nue si éblouissante qu'elle est difficile à regarder en face.

Desmond Morris, Laborit, Mucchielli et Harari m'en ont plus appris que Marx et Engels sur la manière dont on pourrait tenter d'améliorer nos sociétés.

Dieu est-il heureux ?

Dieu n'est accessible que par la poésie.

Dieu peut-il perdre son Job ?

Dieu, sauf dans une croyance très minoritaire dans l'histoire de l'humanité, n'est pas incarné. Et même dans cette croyance il ne l'est que pour un tiers de lui-même. Dieu si tant est qu'on puisse encore lui donner un nom serait donc "quelque chose".

Dieu, une réponse ? Impossible, c'est, par nature, une question.

Dire : « Il est midi dix » n'a aucun sens. Si ce n'est celui des aiguilles.

Dire que je ne saurai même pas que je suis mort.

Dire que les chrétiens ont inventé l'enfer post mortem... ne voient-ils pas où ils sont dorés et déjà ?

Dire que quand je serai mort je pourrai dire : " Quel dommage ! J'ai vécu et je ne m'en souviens même pas ! "

Dire qu'on ne peut même pas mourir gratuitement.

Discourir n'est pas dire.

Domage qu'il n'ait rien à dire, il le dit si bien.

Donner délivre du stress de conserver.

D'où ça sort, tout ça ? tout d'un coup une idée... une trouvaille technique inédite mais qui crevait les yeux, un gag, une nouvelle qui, une fois jetée la première ligne, s'écrit toute seule, comme si elle était dictée dans le cerveau.

Du nez au zen, c'est seulement une question de bon sens.

Écouter. Voir. Goûter. Sentir. Il n'y a rien d'autre et c'est là la plus haute spiritualité.

Écrire au plus près de la nudité des choses, sans les dentelles et guipures qu'on baptise trop souvent poésie.

Écrire c'est puiser dans la vie une ou plusieurs cuillerées et les verser dans un flacon.

Écrire c'est sauvegarder les données avant le crash du disque dur.

Écrire de la poésie c'est tenter de déconceptualiser les mots.

Écrire est une incontinence.

Écrire est vital, se faire lire est agréable, courir après la pérennité littéraire est vain, infantile et dérisoire. C'est ce qu'ont compris Rimbaud, Kafka, Michaux, Réjean Ducharme et quelques autres qui ont ainsi maintenu leur existence à distance.

Écrire n'est pas un travail. Comme faire l'amour n'est pas un effort. Cela vient de la même manière. Ce n'est pas plus une gymnastique et ça procure de même du plaisir.

Elle faisait le tapin en patins.

Elle riait à gorge éplorée.

Empirisme, pragmatisme et opportunisme sont les seuls piliers plausibles de la sagesse.

En amour, il faut savoir rebondir : on "tombe" amoureux, puis on "s'envoie en l'air".

En clair. La distinction bon/mauvais donc bonheur/malheur n'est jamais qu'une distinction entre ce qui nous procure un plaisir et ce qui nous procure un déplaisir. C'est dépendant de tas de facteurs et fragile, d'où nos frustrations. Autrement dit je suis heureux quand j'ai ce que j'aime (et encore, je peux avoir peur de le perdre) et malheureux quand j'ai ce qui ne me plaît pas ou quand je n'ai pas ce qui me plaît. Si je trouve un charme supérieur à l'alternance de ce qui plaît et de ce qui ne plaît pas, je trouve un accord avec la vie, un " bonheur" qui ne dépend plus des aléas.

En général les hommes habitent chez leur femme.

En mettant fin au présent, la mort crée le temps.

En pantalon les femmes restent en bouton.

En poésie, on peut dire : « l'arbre». Il n'est pas nécessaire de parler du «viril trait végétal qui procède aux noces mystiques du ciel et de la terre».

En poésie, recueil rime avec cercueil. Rapport aux vers.

En prêchant dieu, le prophète le cache.

En tant que roi de la création, l'homme est dramatiquement décevant. Par contre, si l'on veut bien considérer qu'il ne s'agit que d'un pauvre singe, on peut dire de lui qu'il s'en tire plutôt bien.

En toute cloche, il y a un battant.

En vieillissant, les problèmes se simplifient. Par exemple : serai-je vivant demain ?

Encore une fois, il est superflu de dénommer, classifier, mentaliser. Il vaut mieux se donner tout entier au ressenti, à ses mille facettes variables. Faut-il connaître le nom des oiseaux ou avoir le privilège d'en admirer un, tout chaud, sur ma paume ?

Entamer sa journée avec la même confiance qui nous permet de nous laisser glisser dans le sommeil.

Entre deux réunions de famille, je me sens entre deux zoos.

Entre le t et le s de présent, il y a le temps.

Est-il bien utile d'écrire ? Par exemple, s'il faut parler du thé, il faudrait trouver les mots qui disent la subtilité des parfums et trahir la sensation en la figeant dans des concepts de toute façon approximatifs.

Est-ce que vivre sans penser jamais à la mort ne risque pas de faire passer à côté de l'expérience du vrai ? Ça ne signifie pas que la mort gâche la vie mais qu'elle en est

une des importantes données et que peut-être la plus importante composante. Par exemple, sans elle, le temps n'existerait pas, sans elle nous n'aurions pas besoin de faire des enfants.

Et si ta vie n'était que ta floraison ?

Et voici que je suis là masqué, invisible, sans être plus personne. Que rêver d'autre ?

Par delà le bien et le mal, avec eux, il y a un bonheur. Plus rude sans doute, plus âpre, mais solide.

Étant donné le peu de temps qui reste, j'ai décidé d'éviter les passe-temps. J'espère trouver le temps long.

Étant un contraire, la non-dualité est elle-même dualité.

Être "à part" c'est se prendre pour une tarte aux cerises.

Être à la fois dehors et dedans: le grand secret.

Être agnostique c'est reconnaître l'impuissance de l'esprit à résoudre le problème métaphysique. C'est une culture du doute et une acceptation de la condition humaine.

Être bien conscients du fait que nous vivons en enfer ne doit pas nous empêcher d'en apprécier les charmes illusoires et pittoresques.

Être dans le moment présent c'est parfois penser au passé ou à l'avenir. À condition d'être pleinement conscient qu'à ce moment-là, ce fantôme du passé ou cette projection de l'avenir n'est que le moment présent.

Être est en soi un bonheur et les alternances plaisir, déplaisir sont les rouages d'une aventure. Ce genre de truc que nous recherchons à la télé faute de voir que nous en vivons une..

Être heureux c'est préférer ce qui est à ce qui n'est pas.

Être heureux c'est simplement préférer la vie à la mort.

Être mort, c'est juste comme ne pas être né.

Être parfaitement imparfait.

Être septuagénaire c'est être à l'âge où on remplace le resto par le pharmacien.

Être un continuum sur la route.

Être un rien, provisoirement unique.

Évidemment, là où ça se corse, c'est que l'homme lui-même, avec cette foutue conscience qui génère la peur et ses stupides moyens de défense, est lui-même voulu par la nature. Au fond, en y réfléchissant bien, une aciérie est un pur produit naturel.

Face à ce que nous supposons être le réel nous nous trouvons comme quelqu'un qui est confronté à un stock de plusieurs étages de pièces de voitures de tas de marques mélangées. Notre mental va ressentir ça comme un chaos et essayer d'y mettre une cohérence compatible avec son fonctionnement à lui. Une infinité de combinaisons de pièces plus ou moins réussies, plus ou moins cohérentes est possible. C'est ce que tentent toutes les philosophies et les religions et cela va si loin que quand notre combinaison butte à la dernière minute sur une incohérence, nous allons jusqu'à créer une ou des pièces parfaitement imaginaires pour étayer le tout.

Faire l'amour est extrêmement décourageant. C'est toujours à recommencer.

Faire une révolution signifie opérer un tour sur soi-même... au bout du compte, on en est revenu à son point de départ.

Fait gris et je m'en fous... tout le contraire de mon humeur d'hier. Comment, l'une comme l'autre, les prendre au sérieux ?

Faites de votre vie un roman au lieu de lire celui des autres.

Fallait-il vraiment faire du peuple un souverain ?

Fermer un livre est un sale moment à passer.

Fuir, c'est encore avancer.

Garder emprisonne.

Gouverner les masses par la raison a été l'illusion des "élites" démocratiques et la raison de leur échec. Si l'on peut à grand-peine raisonner un individu, voire un tout petit groupe, on ne peut gouverner les masses que par la passion.

Grâce à la mémoire, non seulement on vit des merdes mais on s'en rappelle.

Il a du sang froid ! Ça l'ankylose par temps frais.

Il a fallu des centaines de milliers d'années pour passer du pré-humain au crétin d'aujourd'hui. Et il en est pour espérer du progrès par le scrutin dit démocratique !

Il a remplacé les enjeux par le jeu.

Il devient indécent de publier des poèmes sur l'air du temps et les splendeurs d'une nature de toute façon finissante. Il y a des moments de l'histoire où l'esthétisme est une obscénité, un refuge malsain, une tête dans le sable inadmissible. Pourtant, dans ces moments-là, tout le monde a plus que jamais besoin d'une bouffée d'air, d'un sourire, fut-il fugitif.

Il est à la mode de protéger les droits sans éduquer le moins du monde aux devoirs.

Il est absolument irrationnel de faire confiance à la raison.

Il est des démocraties où les électeurs se comportent comme des supporters de foot. Même inconditionnalité, mêmes crises d'hystérie ludique, mêmes comportements transgressifs, même dénigrement automatique et sans nuance de l'adversaire, même foi aveugle dans ses héros.

Il est des matins d'été honteux où le soleil prend conscience de l'hypertrophie de son ego, de l'impudeur de sa nudité de lumière.

Il est impossible d'être dans l'instant. On y aurait accès à l'éternité. On peut seulement raccourcir au maximum la durée de l' "avant" et de l' "après".

Il est indispensable d'en arriver à supporter puis à aimer la solitude parce que de toute façon elle est incontournable. Mais pour cela il faut la pratiquer longuement jusqu'à ce que s'en estompe la souffrance.

Il est infiniment plus aisé de séduire lorsqu'on désire que de rompre quand on ne désire plus.

Il est parfois plus facile d'éviter de mentir que de dire la vérité.

Il est plus facile de meubler sa solitude que d'oxygéner sa vie de couple.

Il est plus facile de vivre au présent quand il n'y a plus de futur.

Il est rare qu'on s'ennuie quand on a des ennuis.

Il est toujours neuve heure.

Il est très simple de passer de la nouvelle au roman. Il suffit d'ajouter des détails superflus.

Il existe des voyages miroirs vers des pays qui sont comme des exaltations de nous-mêmes. Ils nous apportent un enracinement, une sûreté d'être. Ils soignent. Il en est d'autres qui, dès le premier pas, prennent à contre-pied, secouent nos croyances, insécurisent, obligent à improviser l'être, à faire fi de tout acquis antérieur, à nous réinventer de A à Z, parfois plusieurs fois et successivement. Ils propulsent.

Il existe plusieurs sortes de sagesse, en ce compris la folie; il existe plusieurs sortes de folies, en ce compris la sagesse.

il faudra bien un jour considérer la vieillesse comme une maladie physique et lui chercher des remèdes.

Il faut à l'homme lucide beaucoup d'humilité, de sagesse, d'indulgence et de tolérance pour ne pas injurier Dieu.

Il faut bien que certains aient raison trop tôt pour qu'on puisse les approuver trop tard.

Il faut dynamiter l'omnipotente forme romanesque. Il faut dynamiter les casiers dans lesquels on classe et enferme la littérature.

Il faut parfois toute une vie pour rencontrer enfin la femme qu'on croyait avoir trouvé le premier jour.

Il faut que j'arrive à arrêter de t'aimer avant d'en arriver à te haïr.

Il faut un courage inouï pour savoir dire : " je ne sais pas ".

Il faut une confiance extraordinaire pour s'endormir tous les soirs.

Il faut vingt ans pour qu'une femme révèle enfin les comportements qui vous auraient fait fuir le premier jour.

Il fut une époque où le travail était non seulement une activité nécessaire à la survie mais aussi une façon de créer, de se réaliser, de s'échanger, comme disait Saint-Exupéry.

Il me semble que la poésie au sens strict est très logiquement restée attachée à l'oralité mais uniquement dans le cadre de la chanson ou sous la forme de textes scandés comme ceux de Grand Corps Malade. Dès lors, je ne me considère pas comme un "poète".

Il me semble que le rêve est d'abord un désir ; en cela il est mythique et possède ses propres gratifications : l'imaginaire peut le mener à sa guise, il ne demande pas d'effort, ne connaît pas la frustration et peut se dérouler à l'infini.

Il ne devrait y avoir que deux choses importantes dans la vie : assurer sa subsistance et chercher sa place dans l'infini. Tout le reste est "passe-temps".

Il ne faut jamais sacraliser le sacré.

Il ne faut pas avoir peur du néant. J'y vais plusieurs fois par nuit et il ne m'y est jamais rien arrivé.

Il ne faut pas qu'un style devienne un tic. Il est parfois difficile de ne pas se plagier.

Il ne faut pas regarder les monstres de trop près, ils en deviennent attendrissants.

Il ne m'étonne pas que la civilisation technique, celle qui a conduit de la poudre noire à Hiroshima se soit représenté l'univers sous la forme d'une explosion de pétard.

Il ne peut y avoir de conscience sans dualité.

Il n'est de bonheur ou de malheur qui ne devienne à l'instant souvenir.

Il n'y a de voie possible que l'acceptation, le suicide ou le déni. La plupart choisissent le déni.

Il n'y a ni choses ni personnes, il y a des mouvements, voire un seul mouvement.

Il n'y a pas d'ailleurs, sans quoi j'y serais déjà.

Il n'y a pas de justification métaphysique au bien.

Il n'y a pas de pauvres sans riches ni de riches sans pauvres.

Il n'y a pas de péché sans norme. La seule norme qui ne soit pas pure invention humaine est le fonctionnement de la nature. Toute tentative de civilisation est, en ce sens, un péché.

Il n'y a pas de pire cynique qu'un idéaliste déçu.

Il n'y a plus ni religion ni politique ni même économie, le vrai gouvernement mondial est une abstraction, un carrousel fou dont le visage est la bourse.

Il n'y a qu'à observer les médias et leur culte exclusif du spectaculaire ou du violent pour comprendre que l'humain ne s'intéresse qu'à ce qui a un fort contenu émotionnel. Sans lui, il s'ennuie. Je me demande parfois si les masses n'acceptent pas les idéologies passionnées comme les nationalismes puis les guerres qui en découlent simplement parce qu'au fond elles s'ennuient.

Il n'y a que l'arbre pour rester beau quand on l'ouvre.

Il n'y a que moi que j'autorise à dire du mal de ma femme.

Il n'y a qu'en français qu'un amant peut être mari.

Il n'y a rien d'autre que ce qui est.

Il peut être pertinent d'être impertinent.

Il vient un âge où les bras qui attirent le plus sont ceux d'un fauteuil.

Il y a , en Occident, une confusion permanente entre bonheur et plaisir. Le bonheur est quelque chose de plus que cette perception aléatoire de la dualité plaisir, déplaisir. Il est dans un accord profond avec la vie en tant qu'aventure. Son moteur est la curiosité.

Il y a ceux qui dorment leur vie, ceux qui la rêvent et ceux qui, éveillés, la vivent. Un peu effarés tout de même.

Il y a cinquante ans, j'aurais été beaucoup plus vieux que maintenant..

Il y a des couples de nécessité ou de raison qui finissent par s'aimer d'un amour profond. Ainsi de l'homme et de la solitude.

Il y a des gens dont je me demande s'ils vivent ou s'ils attendent patiemment de mourir.

Il y a des jours où l'être humain va travailler non pas pour gagner sa vie, mais pour la perdre en essayant de la sauver.

Il y a des matins où on ne fait l'effort de se lever que pour pouvoir se coucher le soir.

Il y a le monde et l'immonde et souvent l'un c'est l'autre.

Il y a les choses qu'on ose et celles que prudemment on dose.

Il y a une excessivité dans l'émerveillement systématique qui relève du déni voire de la fuite dans les paradis artificiels. Du point de vue de Sirius, la rudesse et même la tragédie sont partie du réel et de la splendeur de la vie, même si elles nous rebutent. On ne peut pas aimer la vie sans les accepter, sans leur reconnaître une sorte de légitimité nécessaire.

Il y a une solitude que même l'amour n'efface pas.

Les humains de ce siècle sont comme des parachutistes dont la toile ne s'est pas ouverte et qui, à mi-chemin du sol, se disent : «Jusque maintenant tout va bien».

Ils se réjouissent, les civilisés, de pouvoir enfin foutre le bordel dans les rares coins où ils n'avaient pas encore accès et sont heureux d'en chasser ces vestiges du passé que sont les animaux sauvages.

Impossible de rire par écrit !

In illo tempore, les romains regardaient goulûment s'entre-tuer les gladiateurs dans l'arène; aujourd'hui, les joueurs de football n'honorent même plus d'un regard les "supporters" qui s'entre-tuent sur les gradins. On appelle ça le progrès.

Inéluctablement, demain, ton aujourd'hui sera hier.

Intellectuellement, la spiritualité ne tient pas debout...C'est pourquoi Zazen lui permet de s'asseoir

Inviter les curés et les nones à un thé d'encens.

J'ai toujours envié les cuisiniers et les musiciens. Ils rassemblent autour de leur création pour un plaisir partagé. Le peintre et l'écrivain, eux, sont seuls devant la surface blanche.

J'aime les arbres. Ils ne tuent pas pour vivre.

J'aime tant les femmes que je dois être une lesbienne mâle.

J'adore le rêve nocturne. Il me permet d'avoir la sensation de perdre moins du peu de temps qui m'est donné.

J'adore les femmes. Et je suis à un âge où je puis enfin m'approcher de leur cœur sans qu'elles pensent que j'en veux à leur cul.

J'ai choisi d'écrire ce que je n'aurais pu peindre.

J'ai délibérément abandonné la guirlande au profit de la simplicité ; la joliesse du baroque au profit de la rugosité du style roman. De même, ma source d'inspiration quitte le "beau" pour le "vrai". Le rêve en prend un coup et la magie verbale dans laquelle se réfugiait l'idée traditionnelle de "poésie" aussi.

J'ai des souvenirs de jardinet herbeux bordé de zinnias, de soucis, d'iris, de pivoines et clôturé de murs. J'ai des souvenirs de ciel bleu et de clocher, et d'air frais matinal et de grands draps de lits blancs qui volent et de mes courses d'enfant entre leurs ailes.

J'ai dû mettre fin à la pression de l'ego, renier tout ce que peu à peu, insidieusement, la société et mes éducateurs, mon orgueil aussi, avaient inséré en moi de désir d'exister quand même, de m'exhiber, de recueillir approbation et admiration.

J'ai écouté hier soir dans ma voiture une émission sur le bonheur et j'ai mesuré les ravages de l'individualisme néolibéral. Toute spiritualité était totalement exclue de la problématique évoquée. Seule la problématique de la satisfaction des besoins familiaux, matériels, professionnels et leur influence sur la performance compétitive de l'individu étaient abordés. La moindre faille à l'un de ces niveaux justifiant la dépression psychologique.

J'ai été un de ces types qui se traînent de comptoir en comptoir en espérant vainement soulager une souffrance taraudante et incurable jusqu'à ce qu'ils soient assez fatigués, ou plutôt assez abrutis, pour espérer s'écrouler un peu dans le néant avant de recommencer.

J'ai fait le tour du monde et, accessoirement, le tour des choses. Aujourd'hui, je suis heureux quand je peux encore faire le tour du jardin.

J'ai fait mon choix entre la guirlande et la nudité.

J'ai horreur des pelouses bien propres, tondues, carrées, à l'image de la cervelle indigente qui les crée et entretient, effrayée qu'elle est par la puissance de la vie.

Je suis un amateur. Le terme a une connotation péjorative. Pourtant, étymologiquement, il désigne celui qui aime ce qu'il fait, celui qui préfère le plaisir à la rentabilité, celui qui se refuse au stress que distille la compétition, celui qui est si pénétré du dérisoire des choses que peu lui importe la durée. C'est une ineffable liberté.

J'ai passé ma vie à éviter la compétition, le conflit, à faire mes coups en douce. Pas vu pas pris... L'enfance... Cela m'a fait choisir parfois la survie banale à la place de la femme riche, un métier effacé à la place d'un poste en vue, cela m'a empêché de faire la moindre démarche pour faire connaître mes tableaux ou mes écrits. J'ai pourtant du plaisir à être lu par une trentaine de personnes. Une tribu virtuelle sur internet. Peu de ces personnes me connaissent vraiment et je prends soin de ne pas donner là d'informations personnelles. Je pense souvent à Réjean Ducharme et à Pessoa peut-être un peu à Michaux aussi. Je ne déteste pas les humains, je les fuis, ils me font peur. C'est à la fin de ma vie que je prends conscience que ce comportement a guidé toute ma vie ; que je m'explique enfin certaines tournures qu'elle a prises ; que je m'approprie la chose ; que je ressens cette auto-approbation, cet accord avec moi-même ; qu'au lieu de vouloir changer cette attitude atypique, je me la garde avec un sentiment amoureux.

J'ai perdu des années au jeu vain de la philosophie, de la mystique, de la psychologie, de la politique. Temps que j'aurais dû consacrer à l'étude plus approfondie de la psychologie sociale, de l'éthologie et particulièrement de l'éthologie humaine.

J'ai une dent qui se déchausse. Ce qui est un euphémisme élégant pour dire que la gencive se rétracte et découvre l'os. Pour la première fois de ma vie, je peux à volonté toucher ma tête de mort.

J'ai une femme difficile, une maîtresse insupportable, un chien handicapé, un passé chargé, l'âge où respirer encore relève du coup de chance. Je devrais me lamenter. Or, j'applaudis. Comme un gamin au théâtre de marionnettes.

J'ai visité pas mal de pays, en épargnant ceux qui avaient fait rêver ma jeunesse. Je porte en moi une Grèce, un Québec, une Russie mythiques. Je les veux conserver tels.

J'ai voulu devenir "quelqu'un". Depuis que je m'applique à n'être personne, je me sens beaucoup mieux.

J'aime chaque être humain parce qu'il est une victime innocente de l'homme.

J'aime la vie et les moments où j'ai envie d'y mettre fin font partie de la vie.

J'aime les déchirures, l'harmonie m'écœure.

J'aime les peintres qui peignent le vide et y accrochent parfois des signes-guirlandes ou des signes-oiseaux calligraphiés mais j'aime aussi ceux qui peignent la matière, qui peignent en quelque sorte la peinture et chez qui c'est la densité pesante et sensorielle du monde qui fait jouissance.

J'arrive à l'âge où on délaisse ses maîtresses au profit de ses infirmières.

Je cherche une rime à rien.

Je comprends les égyptiens avec leurs momies, le drame n'est pas de mourir, le drame est que toute trace s'efface, que la terre s'en fout, que c'est comme si on n'était jamais né. Toute cette aventure pour du sable jeté au vent.

Je continue à avoir du mal à comprendre mes congénères. Lors d'un été belge pourri ils accepteraient presque tous très volontiers un billet d'avion pour un pays où règne cette canicule dont ils se plaignent ici aujourd'hui et qui déclenche l'hystérie des médias.

Je crois être devenu adulte très tôt ; le jour où, tout à coup, j'ai réalisé que ma mère était mortelle.

Je délaisse parfois un peu l'écriture littéraire. Me limiter à mes perceptions évidentes est un choix délibéré qui m'allège, me libère des suppositions, des questions existentielles inutiles, me rend au jeu gratuit, à la joie et au rire du bac à sable.

Je est un mensonge de la conscience.

Je est un processus.

Je est un roman dont l'instant présent tourne les pages.

Je fais mon boulot, dieu fait le sien et s'il le fait comme un cochon, ce n'est pas ma faute.

Je lance une petite balle. Elle roule et s'arrête trois mètres plus loin. J'ai changé l'ordre du monde.

Je marche donc je pense.

Je me demande si le cerveau ne produit pas en permanence des milliards d'idées potentielles en testant toutes ses interconnexions possibles et que, parfois, en fonction de certains filtres dont j'ignore tout, l'une ou l'autre arrive à la conscience.

Je me dis qu'il faut un grand courage pour voir et affronter l'inacceptable mais que c'est au prix de ce courage qu'on voit toute la pièce de monnaie et pas seulement une de ses faces et qu'on peut s'en servir. Quand on a profondément accepté,

mieux, quand on a adhéré aux deux faces, on peut se mettre à la recherche d'un "bonheur" qui ne soit pas la moitié des choses et surtout qui ne risque pas d'être fracassé par les faits qui, un jour ou l'autre nous rattrape.

Peut-être, un jour lointain, le singe, sous peine de disparaître, devra-t-il recourir aux valeurs que je sens miennes. "Dans cent mille ans" disait Ferré... Si le singe nu survit jusque là !

Je me sens comme un spectateur de cinéma qui regarde défiler le générique de fin en attendant que l'écran s'éteigne.

Je me souviens de ma surprise flattée quand on m'a, pour la première fois, appelé "monsieur" au lieu de "jeune homme".

Je me suis assis parmi la foule devant le temple de Bodnath... et je me suis senti seul au monde.

Je me suis souvent demandé quelle était l'origine de l'étrange interdit que les religions monothéistes ont jeté sur le sexe. Je n'ai trouvé, une fois encore, qu'une explication : le refus forcené d'accepter notre nature animale ; le sexe en étant évidemment le plus incontestable témoignage. Les croyances ont toujours avec acharnement et fanatisme opposé l'esprit à la matière, assimilé l'organique à la souillure et désigné le corps comme la source du péché et du malheur.

Je m'en fous bien qu'il y ait ou non d'autres mondes, d'autres vies, d'autres dimensions. C'est dans cette vie-ci, dans cette dimension-ci, dans ce monde du début, du milieu et de la fin, que je vis et pour lequel je suis programmé. Je suis homme et, en tant que tel, mon devoir est de l'être pleinement.

Je m'intéresse énormément à mon désintérêt.

Je m'interroge sur cette curieuse histoire de besoin de couple. On ne me fera pas croire qu'à part l'attirance fugitive et passionnelle, c'est un comportement inné. C'est donc encore un truc que la "culture" ambiante fourre dans la tête des gens dans des sociétés basées sur la famille protectrice de la propriété privée. Il y a des sociétés de cueilleurs chasseurs où le couple est provisoire, parfois éphémère et à géométrie variable. Que n'aurions-nous pas épargné de tristesses, d'angoisses et de colère si on ne nous avait inculqué ce comportement contre nature ! Je suis entré en couple comme j'ai appris à écrire de la main droite sans même imaginer que j'étais gaucher !

Je m'interroge tout de même sur la quadrature créée par l'humain. Si le regard est un écran, il n'est pas carré et il n'a pas de contours bien délimités. Pourquoi la ligne droite ? Pourquoi l'angle droit ?

Je n'ai besoin d'être propriétaire de rien si je peux profiter de tout.

Je n'ai jamais été "de droite", je ne suis plus pour autant "de gauche". Je suis "d'ailleurs".

Je n'ai jamais été aussi indifférent au soleil. Je sais seulement qu'il dessèche les cadavres plus vite. Je n'ai plus envie d'écrire, de trouver de nouveaux mots pour redire ce qui a déjà été dit mille fois en vain. Je reste là, inhibé, dans une

impuissance que toute l'histoire de l'humanité mais aussi l'échec de tous mes engagements confirment. Je regarde, non, je vois se dérouler cette catastrophe programmée dans les gènes du primate dénaturé depuis qu'il a quitté son arbre. Je suis sans doute déjà sur le chemin qui mène aux coulisses. Ce sera sans trop de regrets, sinon pour les magnificences du monde qui servent de décor à la tragédie.

Je n'ai jamais mis le nez à Menton.

Je n'ai pas trouvé de "femme de ma vie". Elles ont dû s'y mettre à plusieurs.

Je n'ai plus assez de temps pour le perdre à penser.

Je ne connais pas de femme, même disgraciée, dont la seule vue ne m'émeuve.

Je ne connais que ce qu'il y a derrière moi et qui donc n'existe plus.

Je ne crois ni à Dieu ni à Diable, mais je crois à l'enfer. J'y suis allé.

Je ne déteste pas les humains, je les fuis, ils me font peur.

Je ne me considère plus comme un poète. L'appellation, dans mon cas n'a plus de sens. Je suis un brévitexteur.

Je ne me débats plus dans les débats. Je m'ébats.

Je ne me vendrai jamais au maître.

Je ne peux plus penser à rien, quelle qu'en soit la gravité, sans que l'infini, physiquement présent, ne lui serve de décor et, par là-même, justement, n'en réduise à néant l'importance

Je ne retrouve plus mon poisson rouge. Il a coupé la bocalisation de son smartphone.

Je ne suis ni croyant ni athée. Je suis... perplexe.

Je ne suis pas contre le meurtre des animaux, la nature en fait son quotidien. Je suis contre la cruauté et ça, seul l'homme peut la concevoir.

Je ne suis pas du tout pressé d'avoir le dernier mot.

Je ne suis pas un écologiste, je suis un sauvage.

Je ne suis pas une phrase de Proust. Je n'ai pas l'intention de m'éterniser.

Je ne suis pas, je ne veux pas être un écrivain. (Je fais grâce du calembour). Juste un artisan un peu paresseux, juste un singe qui pense en vain et qui joue, juste un dilettante.

Je ne suis plus à l'âge des folies, il me reste celui des plaisirs.

Je ne vais jamais nulle part, ni au nord, ni au sud, ni à l'est, ni à l'ouest, quoique je fasse, je me retrouve toujours au milieu.

Je n'invente pas une histoire, je la découvre et je l'explore.

Je peux, sur commande, me créer une représentation non visuelle de la non-différentiation de l'univers. Cela suscite un profond mais bref ressenti que je souhaite pouvoir retrouver en mourant.

Je préfère l'amour à la haine parce ce que l'ocytocine me procure plus de plaisir que l'adrénaline... mais c'est pure question de goût.

Je puis enfin aimer. Je ne tombe plus amoureux.

Je puis entendre: "je pense", "je crois", "j'espère", "c'est peut-être" mais je me crispe quand j'entends "je sais", "je suis sûr", "ça ne fait pas l'ombre d'un doute", "c'est évident". L'évidence c'est la raison des oligophrènes.

Je sais que j'ai dû changer. Alors je compare avec le miroir de l'an dernier pour voir combien le bide a enflé, combien le pectoral nibardise mais je constate que, au milieu de tous ces plis de vieille viande, mes yeux, mes beaux yeux de singe, me voient toujours, même si c'est de plus en plus flou.

Je suis "rien" qui se regarde avec étonnement.

Je suis celui qui regarde celui qui regarde.

Je suis contre la peine de mort. je n'ai pas fait d'enfant.

Je suis d'une époque. Je garde mon costume d'époque, mes comportements d'époque, mes valeurs d'époque, ma façon d'écrire d'époque. Je serai un musée.

Je suis fort pessimiste sur l'évolution de l'homme, ce sont les plus moches et les plus cons qui se reproduisent le plus.

Je suis la personne que j'apprécie le plus au monde. Quand je me quitterai, je serai très malheureux.

Je suis tombé amoureux de la belle Lurette.

Je suis tombé dans un trou de mémoire.

Je suis très intrigué par l'invention du carré. Il ne s'agit ni d'une forme courante dans la nature ni d'un modèle pris chez l'animal.

Je suis un babouin rétif .

Je suis un contemplatif horrifié.

Je suis un diable dans un bénitier et je ne sais pas nager.

Je suis un patasexuel platonique : j'aime un chien.

Je suis une illusion perplexe qui évolue dans une illusion tragique.

Je suis venu simplement poser des questions.

"Je" est un minuscule et sans doute dérisoire frisson de l'espace-temps.

"Je" n'est qu'un point de vue.

"Je" n'est qu'une mémoire.

Je suis simplement un concours de circonstances.

"Je" est un roman dont l'instant présent tourne les pages.

Je l'ai embrassée et j'ai cru que je n'étais pas rasé.

J'en ai vraiment marre que les femmes, pour bien me rappeler qu'à mon âge il est hors de question de vouloir les séduire, m'appellent sans cesse "mon ami" .

J'en veux un peu à la science de m'avoir révélé le dérisoire.

J'énonce tout haut les questions que tout le monde occulte. On dit que je suis un "pessimiste".

J'entends trop de certitudes fermées et trop peu de doutes ouverts.

J'espère réussir mon coucher de soleil.

Je ne prétends pas au poème. Le terme m'a toujours paru ou pompeux ou gnanngnan et les phonèmes qui le composent gramouillés. Cela évoque la graisse et les peaux élastiques des viandes cuites à l'eau. Bref ça ajoute le dégoûtant au ridicule.

Simplement, j'essaie d'écrire bref. Le plus synthétiquement possible. et parfois je suis bien obligé d'avoir recours à des trucs et ficelles qui sont ceux des poètes. Mais c'est juste un outil. Après tout, les classifications m'emmerdent !

Jouer avec les pieds du poète, ça ne rime à rien.

Jouez-vous de quelque chose? Oui ! De malchance !

Juger, commenter, spéculer... le choléra du cerveau.

Jusqu'ici la lutte pour la liberté, c'était une lutte pour le droit d'accéder à l'intelligence. Aujourd'hui certains luttent pour le droit de s'en passer.

L'humain est victime d'une obsolescence programmée.

L'automne. Voilà la saison que je déteste et que je tâche de traverser dans ma housse étanche sans trop jeter un œil au dehors. C'est un mois obscène. Un mois gris où les fruits blets baignent dans les sanies du crachin. Où les oiseaux se hâtent sous la pluie ; où l'écureuil s'inquiète.. Où tous goinfrent, sûrs des pénuries à venir. Où les bébés de l'année vont découvrir ce qu'est vraiment la survie ou ce que sera leur mort.

L'humain est ingénieux. Pas intelligent.

L'occident portera la lourde responsabilité d'avoir séparé l'homme du Monde.

La "cohérence" que l'humain cherche à donner au réel doit satisfaire son esprit, mais qu'est-ce que l'esprit humain dans l'univers? N'y a-t-il pas d'autres "cohérences" non humaines et donc des combinaisons inimaginables pour nous? Autrement dit quelle est la valeur de cette "cohérence" en terme d'absolu ? Et est-il vraiment besoin d'une "cohérence" ?

La "poésie" convenue m'emmerde. J'ai envie de parler de la vraie vie, la brutale, la sale, la remuante. Celle qui sent des couilles et qui saigne, qui s'en prend plein la tronche et qui en meurt.

La beauté est épique. La vie est une épopée. La vie c'est résoudre des problèmes. Par exemple celui de survivre. Mais cela se joue devant un superbe décor qu'il faut savoir contempler dans des moments où l'on suspend le temps et sans que la conscience que chaque brin d'herbe habité un meurtre gâche le plaisir.

La Belgique aurait pu être le nombril de l'Europe, malheureusement, au dernier moment, elle s'est retournée.

La bise est une brise qui n'en a pas l'air.

La bonté, la bienveillance, l'amour ont toujours été des combats d'arrière-garde.

La bougie qui s'éteint sait-elle enfin pourquoi elle a brûlé ?

La certitude de la mort devrait être le plus puissant facteur de libération. Au lieu de cela, de par la peur, elle sert souvent à s'inventer des prisons.

La certitude que la fin est programmée, même celle du soleil, et par conséquent de la vie, rend futile le "pourquoi" métaphysique.

La chandeleur est l'aube de l'année.

La civilisation c'est vouloir protéger l'homme. C'est un échec. D'abord parce que le problème de la mort n'est pas résolu sinon par des solutions hautement fantaisistes (les religions), ensuite parce que toutes les techniques inventées par l'homme ne font que déplacer le problème et créent de nouvelles menaces à la place de celles qu'elles ont résolues.

La civilisation est une longue contorsion destinée à nous faire oublier notre essence animale et l'inéluctabilité prochaine de la mort.

La civilisation n'est qu'une tentative animale d'aménagement sécurisant de la vie terrestre.

La communauté européenne n'est pas une entité politique. C'est une entreprise.

La compétition est enceinte de la guerre.

La conscience c'est savoir qu'on sait.

La conscience de ce qui se passe fait que le regard du chargé d'écriture s'éteint, que l'inspiration lui fait défaut, que la vague noire le submerge tant et tant qu'il ne peut plus faire illusion ni se faire d'illusions.

La conscience est peut être un simple algorithme. La belle affaire, tant qu'il ne sait pas lui-même son pourquoi.

La conscience est une aberration de la nature. Elle sépare inéluctablement l'homme de celle-ci. Il en perd l'innocence et l'état de grâce comme cela est si bien illustré par la consommation calamiteuse du fruit de l'arbre du bien et du mal. Affligé de la

conscience, l'homme peut se rendre compte et s'effrayer de sa situation dans la nature. Il ne peut donc que commencer à s'opposer à elle. Pour s'en protéger, il tente de la transformer et d'inventer des règles de fonctionnement qui lui sont radicalement contraires. On appelle ça la morale. Ça commence par le "tu ne tueras point" qui est si antinaturel qu'il n'est pas respecté, ni envers les animaux ni envers l'humain.

La conscience ne rend pas heureux ni collectivement ni individuellement. Savoir poser les questions métaphysiques, se rendre compte de sa fragilité et de son divorce d'avec la nature mais ne trouver ni réponse ni vraie solution est un supplice raffiné qu'aucune religion ne comble sinon en prônant justement diverses formes d'occultation de la conscience soit par une valorisation de l'irrationnel (les croyances, la foi) soit par une diminution programmée et organisée du mental (philosophies orientales). Ce en quoi elles cousinent avec les drogues.

La conscience n'est qu'un pont entre le passé et le futur, le présent n'en a pas besoin.

La conscience n'est, au départ, que la conscience de la mort.

La conscience nous montre des choses si effrayantes qu'elle nous inspire l'impossible rêve d'un monde différent. Le piège dans lequel tombent les humains c'est de prendre ce rêve pour un projet. C'est ce que les grecs appelaient "hubris". La démesure métaphysique. Elle est à la base des civilisations. Toute civilisation est tentative de "mise en ordre", d'aménagement. et toute civilisation en meurt.

La conscience permet juste de prendre conscience de l'inanité de la conscience.

La conscience, c'est encore un produit chimique.

La conscience, c'est la matière qui se constate.

La consommation c'est acheter à jeter.

La croyance en la causalité, pourtant simple postulat, est à la base de toute science et de toute religion.

La croyance en l'autorégulation du marché est de nature mystique.

La danse est une lourde parodie de la flamme.

La définition est une sclérose. Classer c'est créer des concepts. C'est rassurant pour l'esprit humain mais ça n'a rien à voir avec la réalité de la vie.

La dégustation du thé est une approche non conceptuelle de la sagesse dont l'émotion amoureuse n'est pas totalement absente.

La démocratie meurt souvent d'avoir toléré l'intolérance.

La démocratie parlementaire conduit au pouvoir les plus cyniques. La dictature les plus féroces. Les deux sélectionnent les égos inflationnaires.

La démocratie parlementaire, parce qu'elle donne du pouvoir à un ramassis d'imbéciles et pour autant qu'elle existe, est un système fort inquiétant. Il a cependant l'avantage jouissif d'emmerder les tyrans. Cela seul suffit à la justifier.

La dérision, c'est un rire triste.

La différence, en même temps fascine et agace.

La dose de souffrance est particulière à chacun : quand le riche perd sa Rolls, il est vraiment aussi malheureux que le pauvre qui a perdu son abonnement de bus.

La douleur physique prolongée est le meilleur apprentissage de la solitude.

La douleur rend libre en ce qu'elle occupe tout le champ de conscience, en ce qu'elle amuetit les cavalcades bondissantes du mental, en ce qu'elle ancre impitoyablement dans l'instant..

La fameuse "conscience" c'est simplement la conscience de la séparation entre le moi et le monde et la conscience que cette séparation est provisoire et qu'elle va disparaître avec le sentiment du moi. Les religions se donnent un mal de chien, soit pour nier cette disparition du moi, soit dans le plus évolué des cas, pour gommer le sentiment de séparation. Pourtant, tout ce qui est de l'autre côté de la peau est "l'autre", perceptible au toucher. Cette dualité résiste à toutes les intuitions d'une non dualité que nous ne pouvons que reconstruire dans l'imaginaire, dans une projection d'une sorte de nostalgie prénatale.

La femelle humaine fait oublier ses sécrétions animales en se camouflant en fleur.

La femme est comme le baobab, elle ne fleurit qu'une fois en soixante ans.

La femme est un violoncelle

La fin d'une histoire est inscrite dans son début.

La fonction politique nécessiterait de tels savoirs qu'il est improbable qu'un candidat les acquière. Il faudrait en effet, comme prérequis, une formation solide en histoire, en psychologie sociale, en psychologie des masses, en psychologie tout court, en techniques de communication, en éthologie humaine etc. Et cela avant même d'avoir la moindre idée des compétences nécessaires à l'exercice du poste dévolu. Nous n'avons donc jamais affaire qu'à des amateurs plus ou moins doués.

La forme n'existe que parce que le vide lui fait guirlande.

La franchise fait fuir beaucoup de femmes, elles préfèrent la romance à tout prix.

La frustration ultime c'est que je plongerai dans le néant sans avoir rien compris et sans espoir d'y comprendre quelque chose !

La gastronomie c'est l'érotisme des vieux.

La géométrie et l'esprit qui y préside relèvent du tranquillisant.

La grande illusion est de confondre liberté d'expression et démocratie. Dire n'est pas faire.

La grande victime de la robotisation en cours sera la psychologie.

La haine c'est l'amour vu de dos.

La hiérarchie mérite bien son suffixe.

La ligne droite est une création du désir..

La littérature, et tout ce qui va avec, ne m'intéresse plus. Je n'ai plus rien à faire ni des guirlandes ni des jeux de l'ego.

La lucidité est une amanite phalloïde.

La lutte pour la satisfaction de l'ego est si profondément inscrite dans la nature même de l'homme que, lorsque par des efforts démesurés, un être exceptionnel à l'ego moins inflatif a réussi à mettre en place une initiative généreuse, ses successeurs y réintroduisent très vite compétition, rivalités et querelles. Tout qui a assisté de l'intérieur à l'institutionnalisation d'une ONG sait cela.

La maladie congénitale de l'homme, cette conformation particulière du cerveau qui lui confère la conscience et la prescience de la souffrance et de la mort, le plonge dans la peur. Or la mort est un des pôles essentiels des lois naturelles. C'est même la plus intangible. Il va donc tenter un combat dérisoire et désespéré pour échapper à la cruauté du réel. Il est habile, il adoucit provisoirement son sort. Il met au point des techniques. Il ne comprend pas mais il pare les coups.

La malédiction du vieillissement c'est que tout à coup on se retrouve dans la situation que j'ai fui toute ma vie : on est sur des rails. Plus de temps pour recommencer à zéro. Quel ennui ! Stabilité obligatoire! Et les cons qui parlent de votre sagesse !

La marche se fait difficile. Alors, pour ne pas me laisser impressionner par les pentes, je tourne la tête de côté et je la penche jusqu'à ce que le sol me paraisse horizontal.

La marge de manœuvre de Dieu est infime.

La matière est l'inflorescence de l'énergie.

La matière est un comportement de l'énergie captée par une conscience génératrice de temps.

La nouvelle mentalité conduit à l'hygiénisme névrotique, à la pudibonderie renaissante, au juridisme qui fait déborder les tribunaux, à la multiplicité imbécile de réglementations censées faciliter la vie en la cloisonnant.

La mémoire est un phénomène du présent et non du passé.

La métaphysique est poésie, la poésie est métaphysique.

La métaphysique partage avec l'art le privilège d'être un domaine où l'imaginaire se déchaîne.

La métaphysique, c'est l'art de faire des suppositions sur les règles d'un jeu dont nous ignorons tout et auquel nous sommes bien contraints de jouer.

La météo c'est le dernier roman des vieux.

La mission de la presse n'est plus d'informer mais de vendre un maximum de pub enrobée de spectacle à forte charge émotionnelle.

La moquerie c'est la lâcheté du mépris.

La mort est le seul événement marquant de la vie.

La mort fait instantanément de la vie un rêve sans rêveur.

La mort guérit tous les maux et plus on en a plus on guérit vite.

La mort réduit à néant à la fois le pourquoi et le comment.

la mort suffit à annihiler l'idée même de liberté et de contrôle.

La mort, c'est la faute à la vie.

La musique est la seule création de l'homme qui lui permette de revendiquer la qualité de civilisé.

La musique est un art qui rend les autres superflus.

La musique et l'art abstrait, c'est le Zen. Ils ne veulent rien dire mais ils nous parlent quand même ! C'est la pensée sans pensée.

La mystique et l'ascèse sont en réalité contradictoires.

La Nature a la beauté du diable.

La nature aime la violence.

La nature est cruelle. En l'absence de toute valeur, on peut soit l'imiter soit s'y opposer ; l'amour, falote création humaine, devient alors le seul bras d'honneur qu'on puisse lui faire, le seul défi à l'absurde.

La nature est un mouvement qui ne se crée et ne s'entretient que par la perpétration perpétuelle du crime.

La négation de l'animalité est devenue telle que, dans un roman, on ne chie jamais.

La neige c'est comme le pape. C'est blanc et ça dissimule tout.

La neige fait de l'hiver un vieux film en noir et blanc.

La nouvelle, quand elle est fidèle à elle-même, est un texte dont le personnage principal est le récit. Sa brièveté oblige à l'intensité. Elle ne décrit pas les choses ni les gens mais l'événement sans se perdre dans le décor. Elle touche à l'émotionnel sans glose inutile. Elle suggère au lieu de dépeindre. Elle est à mi-chemin de la poésie.

Là où tu as mis tes priorités réside ta plus grande source de souffrance.

La paix de l'esprit ne se trouve que si l'on a par avance accepté le pire.

La parole est l'expression du mental, le silence celle du Tao.

La peinture, c'est trop souvent vouloir remplir le vide.

La pensée de la mort permet une remise en perspective. Devant tout événement, elle suscite la question : "Est-ce vraiment si important ?"

La pensée est comme un torrent. Elle coule sans cesse, chaque goutte poussant l'autre.

La pensée s'inscrit dans le temps, elle a une durée. C'est l'enchaînement des concepts qui la crée. Le Zen propose la pensée sans durée.

La pérennité de la chasse malgré qu'elle ne soit plus vitale est une des preuves de l'impossibilité d'améliorer l'homme.

La plupart des gens échouent à trouver le bonheur parce qu'ils le confondent avec le plaisir.

La plupart des gens vivent en ayant peur de la mort, alors ils veulent avoir peur de la mort plus longtemps.

La plupart des mots proférés dans une journée ne servent à rien d'autre qu'à manifester sa présence en tant qu'ego au milieu de gens qui font pareil.

La plus grande erreur de jugement humaine, c'est la distinction sujet objet. Il y a moi et le dehors de moi. Il y a une main et l'autre, un œil et l'autre. Tout va par deux et dès qu'on quitte le corps, tout s'oppose à son contraire. De là, comme l'ont fait les religions, et particulièrement le judéo-christianisme, à opposer l'esprit, voire une âme imaginaire à la matière, il n'y a qu'un pas.

La poésie a ceci de merveilleux que le peu d'intérêt que lui porte le public rend vain toute recherche de satisfaction de l'ego.

La poésie n'est pas faite pour moisir précieusement sur une étagère entre deux feuilles de papier humides. Elle est fugitive, éphémère et explosive. Sa place est sur les murs parmi les pubs ou griffonnée à la craie. C'est un graffiti.

La politesse, la courtoisie, la prévenance, le tact font désormais partie d'un autre monde qu'étudieront, avec une curiosité amusée, les sociologues et historiens de demain.

La politique est devenue hémiplégique, elle n'a plus de gauche.

La position des yeux chez l'humain montre bien que se soucier du passé n'est pas ce que nous propose la nature. Les gens hantés par le passé sont guettés par le torticolis.

La preuve de notre appartenance simiesque, c'est la volupté instinctive avec laquelle, enfants, nous avons tous grimpé aux arbres.

La preuve est faite, grâce à la pandémie, que les humains sont prêts à tout, y compris à risquer la maladie et la mort, la leur et celle des autres, pour ne pas perdre le petit confort infantile que leur fournit la société de consommation.

La prise de conscience de soi est concomitante à la prise de conscience de la mort.

La psychanalyse est à la psychologie ce que l'astrologie est à l'astronomie.

La psychanalyse, c'est de la psychologie romancée.

La réalité n'est pas une illusion, c'est une convention.

La recherche du profit est le principal moteur du saccage de la planète. Tant que les écologistes ne feront pas le pas de se consacrer prioritairement à l'éradication des systèmes qui sont basés sur le profit ils ne serviront à rien, si ce n'est à donner bonne conscience aux bourgeois et à créer un abcès de fixation. Après l'échec des communismes autoritaires, il leur faudrait inventer un nouveau communautarisme, une autre façon de vivre ensemble, compte tenu des particularités incontournables de l'homme.

La religion est à la spiritualité ce que le livre de cuisine est à la gastronomie.

La religion, c'est présenter de séduisantes hypothèses comme des certitudes avérées.

La retraite, ça se sonne. On n'a pas eu besoin de me pousser dehors je suis parti ! Un jour j'ai dit : "Tiens, ce n'est plus mon monde" et du coup j'ai trouvé le mien en même temps qu'enfin la liberté. J'ai quitté ce ramassis d'agressivité, de vanité, d'avidité et de compétition comme on sort de prison. Tout à coup, n'ayant plus de profession, je suis devenu invisible aux yeux des autres. C'est un sentiment délicieux. Celui de voir sans être vu, un peu comme un fantôme.

La roublardise du libéralisme, c'est de faire croire à l'artisan que son intérêt penche du même côté que celui des multinationales.

La séduction, la découverte, le partage. Le reste est routine.

La seule démarche qui aide à pressentir le réel, c'est une approche intuitive de la non-dualité.

La seule idée qu'aient trouvée les hommes pour tenter de vaincre la mort et le temps, c'est d'entasser des pierres.

La société de consommation a été le cheval de Troie de l'American way of life sur le vieux continent. Culturellement, politiquement et économiquement. Insensiblement, elle nous a organisés en Commonwealth des Etats-Unis.

La solitude est la condition même du vivant. La naissance est un processus de séparation, elle est l'entrée en solitude.

La solitude est l'état de nature.

La solitude est une opportunité, l'isolement une malédiction.

La solitude, c'est un gland tout nu au vent d'hiver.

La souffrance est tout simplement le prix de la vie.

La souffrance naît du commentaire.

La souffrance vient souvent du besoin de faire durer l'éphémère. Il est pourtant la substance de toute chose.

La soumission est si atavique chez l'humain que, quand il cesse de s'inventer des dieux, il se choisit des tyrans.

La tendresse, c'est le canot de sauvetage de l'amour.

La tendresse, c'est un reste d'eau qui miroite encore entre les pierres d'un oued.

la terre est bleue de la lune, sans ça, depuis si longtemps, elles ne seraient plus ensemble !

La terre est une planète amoureuse d'un moulin à café.

La transgression doit être transgressée.

La valeur n'est pas le prix.

La véritable communication se passe de ces Lego que sont les mots. C'est le fameux «ishin-denshin» (de ton cœur à mon cœur) du Bouddha dans le sutra de la fleur. C'est cette communication là qui passe par le regard, que j'ai avec mon chien et qui me rend le contact avec les animaux si essentiel.

La vérité est insupportable, n'en parlez pas, vous dérangeriez.

La vie c'est comme le marathon, ce sont les derniers kilomètres les plus durs.

La vie d'un humain est une réaction chimique qui, par intermittences, va chercher dans son environnement les informations nécessaires à sa prolongation. On appelle cette collecte : la conscience..

La vie est constituée de différents stimuli, nous appelons ceux qui nous plaisent "bonheur" et "malheur" ceux qui nous déplaisent, nous n'aimons donc la vie qu'à moitié.

La vie est de plus en plus réglementée par des gens qui vivent de moins en moins.

La vie est entièrement basée sur le meurtre. C'est quelque chose d'effroyable pour la conscience humaine qui, outre la fausse sécurité partielle que lui apportent le "progrès" et la "civilisation", ne peut trouver du réconfort que dans l'illusion et la drogue. Cela recouvre une infinité de moyens plus ou moins habiles qui vont des religions et idéologies aux psychotropes en passant par le profit effréné, la consommation à tout va, le travail et, curieusement, la guerre, du moins à ses débuts. Bref, tout ce qui permet d'occulter provisoirement cette conscience dont nous sommes si fiers et que nous passons notre existence à essayer de fuir.

La vie est peut-être un jeu d'illusions, mais sans lui, je m'emmerde !

La vie est un aller simple pas si simple.

La vie est un bref trajet de rien à rien.

La vie est un long fleuve tranquille dans lequel nagent les piranhas.

La vie est un prêt remboursable à l'échéance.

La vie est un voyage. Je n'en reviens pas.

La vie est une aventure merveilleuse, non pas en dépit du fait que je vais mourir mais justement parce que je vais le faire.

La vie est une oxydation de la matière inerte.

La vie humaine n'a pas beaucoup de sens. Cinq en fait.

La vie n'est la vie qu'enthousiasmée par un merveilleux tissu d'illusions. Ainsi la vie s'évapore bien avant la mort au fur et à mesure des prises de conscience. Elle y prépare et même en crée le désir.

La vie, c'est la splendeur qui côtoie l'épouvante.

La vie, c'est un déplacement entre deux états : le non-manifesté et le manifesté.

La vieillesse c'est enfin savoir ce qu'on veut, comment y arriver et ne plus en avoir les moyens.

Lâchez-moi la grappe avec les effets de manche des mots choisis bien ordonnés dans des phrases bien propres. On devrait tremper la dentelle immaculée du style dans du jus de vivant en pleine fermentation.

L'adoption par la femme de cet instrument contraignant et inconfortable qu'est le pantalon est la preuve évidente que le féminisme a fait fausse route.

L'âge ne fait apprécier la sagesse que parce qu'il ôte ses moyens à la folie.

L'amour c'est la culture du sexe.

L'amour est la seule maladie dont on refuse obstinément de guérir.

L'amour est une vaine tentative de combler le trou creusé par la naissance.

L'amour ne se peut magique que dans la fragilité de l'instant.

L'amour n'est pas un but, c'est un moyen.

L'amour passionnel est une des nombreuses fuites que les humains ont à leur disposition pour oublier leur terrible condition.

L'animal apprend par essais et erreurs. C'est un processus long et peu créatif. L'homme, être "supérieur", est capable d'anticipation, c'est à dire de faire en un éclair dans son mental ce que l'animal met un long temps à faire dans la réalité. Résultat des courses : il est devenu incapable d'apprendre de ses erreurs. Il ne fonctionne plus que par spéculation, avec les résultats que l'on sait.

L'anonymat est le terreau de la spiritualité.

Lao Tseu : le sage au nom qui tousse.

L'apprentissage de la société multiculturelle commence avec le mariage.

L'après est implicitement contenu dans l'avant.

L'arbre c'est le placenta entre le ciel et la terre.

L'Ardenne a mis son manteau de brume, elle ne l'enlève que quelques jours par an pour les amants fidèles et patients qui l'aiment aussi quand elle le porte.

L'asphalte est un produit nocif, elle rend idiots et agressifs les humains qu'on y laisse rouler.

L'athéisme est une religion à l'envers, il est du domaine de la croyance.

L'atrocité de la guerre n'est qu'un pic du comportement habituel de la nature.

L'autisme est la maladie des conducteurs d'auto.

L'automne c'est le carnaval de la mort.

L'avenir radieux qui attend les humains s'ils ne limitent pas leur taux de reproduction, ce sont les conditions de vie des poulets élevés en batterie.

La mort neutralise les quelques lettres qui distinguent le singe du sage.

Le "je" est une curieuse combinaison de celui qui pense, fait ou éprouve avec celui qui sait qu'il pense, fait ou éprouve.

le "libre choix" n'est qu'une illusion due à l'infinie complexité des paramètres qui l'ont programmé.

Le "pilou" kanak plonge noblement ses racines dans le paléolithique. La "musique" tèque, elle, vulgairement, y retourne.

Le baiser c'est un enivrant cocktail de bactéries bu ensemble.

Le bénéfice de l'abandon et du renoncement, c'est la liberté.

Le big bang ? Peut-être un pet de dieu !

Le bon n'est pas le beau, le beau n'est pas le bon.

Le bon, le bien, le beau cachent le bonheur comme l'arbre cache la forêt.

Le bonheur a un goût de sel.

Le bonheur c'est se sentir bien même quand on se sent mal.

Le bonheur est une méthode pas un état.

Le bonheur n'est qu'exceptionnellement une plénitude, il dissimule toujours dans le repli de son sein une imperceptible touche d'inquiétude.

Le bonheur se balade quelque part au-delà de la souffrance et du plaisir.

Le bonheur, ça commence par l'absence de malheur.

Le bouddhisme n'est ni une religion ni une philosophie, c'est une stratégie.

Le carré est un concept. Il a servi de base à la pyramide qui le nie en le résolvant en un point.

Le cerveau est surtout un gros furoncle sur la matière vivante.

Le cerveau humain est admirablement conçu pour résoudre les problèmes liés à la survie et donc au succès de l'espèce. Par contre, dès qu'il s'occupe d'autre chose, il est incompetent. Il peut à la rigueur poser des questions sans jamais pouvoir y répondre.

Le cerveau humain ne prend en compte qu'un nombre très limité de stimuli qu'il organise en univers. Quelles que soient les avancées de la science, nous n'aurons jamais que la conscience dérisoire de ce que permet cette configuration.

Le chat est une rose qui marche, ses épines sont rétractiles.

Le chien est une conscience sans métaphysique. Qui se soucie de savoir s'il a une vie après la mort ?

Le christianisme n'est qu'une tentative, controversée à ses débuts, d'internationalisation du culte de Yaveh.

Le ciel c'est la couette de la terre.

Le climat belge est propice à l'acquisition de la sagesse. Outre qu'il enseigne la patience et l'acceptation, il attire l'attention sur les effets pervers de l'espoir. Nous sommes passés maîtres dans la conviction qu'en dépit de ce qu'enseigne l'expérience, il fera beau demain. Nous sommes donc attendus toujours déçus mais amnésiques et donc renouvelés. Cela explique aussi, entre autres, notre passivité politique.

Le comble de l'orgueil c'est de le rendre invisible.

Le concept est un découpage. En classant, en expliquant, il tronque le réel.

Le concept, c'est la perversion de la sensation.

Le contraire de dieu n'est pas le diable, c'est le hasard. Un concept étrange puisqu'il désigne l'inconcevable. Il tente de donner un nom à ce qui échappe au fonctionnement de l'esprit humain à qui il faut absolument des causes et des effets qui s'enchaînent logiquement.

Le corps tire son énergie de ce qui le traverse librement, l'esprit aussi.

Le couple c'est comme le thé. Parfumé au début, amer à la fin.

Le couple est une tentative, parfois un peu dérisoire, de surmonter la dualité. Il est la preuve de notre nostalgie de l'un.

Le courage de faire face à la peur atavique et viscérale de l'homme lucide sans Dieu.

Le critique d'art, c'est un impuissant qui écrit des traités d'érotisme.

Le cycliste est le seul mobile dont le point d'appui est la prostate.

Le cycliste, comme son nom l'indique, est un fléau cyclique. Comme les sauterelles, il est saisonnier. En hiver il est généralement inoffensif mais dès le printemps, les roues lui poussent au bas-ventre pour doubler ses jambes. Il se fait alors invasif.

Le désespoir n'a rien de désespérant, au contraire.

Le destin, c'est une suite incohérente d'événements fortuits auxquels seul le regard en arrière construit un sens.

Le dixième de la fortune des milliardaires permettrait d'assurer bien plus que les caprices d'un primate mégalomane. J'ai longtemps pensé que c'était l'attrait du pouvoir qui motivait les hyper riches mais ce n'est qu'une facette du problème. On dirait des malades dont le mécanisme cérébral qui donne le signal de la satiété est bloqué. Comme pour les boulimiques, les alcooliques et autres toxicomanes. L'avidité devient donc un but en soi, elle n'a ni cause ni justification. Il s'agit d'une compulsion, une toxicomanie.

Le drame du bouddhisme populaire, c'est d'avoir laissé un art de vivre pertinentissime se muer en une religion médiocre.

Le dysfonctionnement du corps, s'il contraint à l'immobilité, transforme le temps et l'espace. Il enferme dans un bocal dans lequel il faut, sous peine d'ennui mortel, rétrécir jusqu'à s'en faire un univers. En même temps, l'impuissance fait que ce qui était important au dehors ne l'est plus et que ce sont des choses qu'on aurait crues machinales qui occupent l'entièreté de l'espace temps. Tout à coup, comment atteindre sa tasse et la boire devient aussi problématique et important que ne le fut jadis comment aller à Katmandou.

Le fait que lors d'une mesure, l'onde passe à l'état de particule et le fait qu'en cas d'intrication, chaque particule lors de l'observation se fixe dans un des états complémentaires mais opposés (0 et 1) prouve que c'est notre perception, créée pour un monde duel, qui construit un réel duel à partir de l'un informe. L'un lui est inconcevable.

Le français c'est la science des charnières.

Le français c'est le latin des siècles à venir.

Le grand âge fournit la même liberté extrême que le dénuement volontaire. Peut-être plus encore car il est, lui, sans possibilité de retour.

Le grand mantra c'est : "oui".

Le hasard c'est seulement l'ignorance des causes.

Le libéralisme c'est comme le loto : un seul rafle les mises des millions de joueurs qui espéraient contre tout bon sens être celui-là.

Le libéralisme n'est pas une idéologie. C'est une résignation à la sauvagerie.

Le libéralisme, en donnant aux chiffres un pouvoir exclusif, nous a fait rentrer dans la société de l'ennui. Il a gouverné au nom de la rationalité économique sans même imaginer que les peuples ont besoin d'enthousiasme émotionnel et de passion. Ce faisant, il a laissé aux populismes le soin de combler ce vide. Les politico-économistes n'ont jamais imaginé qu'un cinéma eût été le bienvenu à côté de leur épicerie et que la promotion d'un sentiment subjectif d'appartenance européenne aurait été au moins aussi importante que le suivi des courbes de la croissance.

Le libéralisme, en prétendant à l'égalité, aura réussi à rendre incompatibles la liberté et la fraternité.

Le lido: moitié à poil, moitié à plumes.

Le mardi 21 septembre 2010 à 17h45 minutes et 24 secondes, heure du pôle nord, la population mondiale se composait de 6 892 703 477 condamnés à mort dont l'activité principale consiste à se rendre mutuellement la vie insupportable voire à tout faire pour se l'abréger réciproquement en dépit d'une peur générale du trépas.

Le mensonge fondateur du capitalisme, c'est : " Si l'on ne veut pas que les pauvres deviennent plus pauvres, rendons les riches plus riches".

Le mieux, pour un humain, c'est d'être un humain.

Le moment présent c'est parfois penser au passé ou à l'avenir, à condition d'être pleinement conscient que c'est là le moment présent.

Le monde des humains est une tragédie. Mais... Quel décor ! Quels costumes !

Le monde est tout pour moi. Je ne suis rien pour lui.

Le mot liberté est galvaudé au point de servir de paravent à la plus sordide compétition.

Le mot liberté n'a aucun sens. La seule liberté qui ne soit pas conditionnée par des contingences serait l'acte gratuit. Il n'existe pas. Ce qui importe pour l'humain c'est le sentiment de liberté qui est acceptation, adhésion aux contingences en vue de la survie la plus confortable possible.

Le mot ment comme un carré.

Le nationalisme permet aux pauvres de se croire dans le même camp que les riches.

Le nombril des humains est une lentille à travers laquelle ils regardent le monde.

Le paradoxe et le défi du poète, c'est qu'il doit traduire en mots des sensations riches, les enfermer dans des concepts forcément bornés en s'efforçant de les émasculer le moins possible. C'est comme essayer de dessiner un éléphant avec des formes géométriques tout en lui gardant l'apparence de la vie.

"Le parti a pris un virage à gauche". À force de le faire, il a tourné en rond.

Le passé composé a quelque chose de terrifiant. Il est définitif et irrémédiable.

Le passionné de randonnée ne maudit pas les cailloux, l'alpiniste ne maudit pas le rocher. Pourquoi maudissons-nous nos problèmes ?

Le pathétique, seule vraie raison d'exister ?

Le pb du monothéisme c'est qu'il a dû essayer de mettre à la portée des masses l'idée, inconcevable, de non dualité.

Le pb philosophique voire métaphysique est assez aisément résolue par l'observation du réel. Par contre la morale et la justification morale demeurent d'une

subjectivité opaque. C'est pourquoi les fruits du désir que sont les religions ont eu souvent recours à "la parole de dieu" transcrite dans un livre inspiré. Les existentialistes ont eux aussi fait le constat qui sert de point de départ au désespoir de Sponville. Mais eux aussi ont achoppé sur le problème moral. Le constat des données effectué, la créativité de nos philosophes à propos de ce qu'il convient ou non de faire s'effondre tout à coup. Même la prétendue imitation des lois naturelles et du struggle for life prônée par l'extrême droite, si elle paraît plus logique, n'est pas plus philosophiquement étayée.

Le pessimiste et l'optimiste sont des spéculateurs. Ils tablent sur demain. Le réaliste vit aujourd'hui.

Le pessimiste traite le réaliste d'optimiste et l'optimiste traite le réaliste de pessimiste.

Le plaisir est la sauce de la vie; trop peu de sauce est frustrant. Trop est écœurant.

Le plus beau cadeau qu'on puisse faire à l'autre c'est de lui permettre de nous donner quelque chose.

Le poète, c'est un expert en résumé.

Le poète peut-il mettre en vers les dires du docteur en droit ?

Le poète s'est donné comme un complice familier de nos mouvements de l'âme. Il ne quête pas la renommée, Il sait bien cet amoureux de l'éphémère et de la légèreté que bien peu d'acharnés lecteurs pourraient lui citer de mémoire le nom de cinq Goncourt d'avant l'an deux mille dix... encore moins assurer les avoir lus.

Le point n'existe pas.

Le présent est un instant imperceptible qui se déplace sûrement vers un autre instant imperceptible où il n'y aura plus de présent.

Le printemps, c'est l'acné des arbres.

Le problème de ceux que la nature a rendus différents, c'est une impitoyable solitude au milieu des gens "normaux". Comme elle ne leur a pas fait la charité de leur donner à tous la même différence, même s'accoupler ne les aide pas. Ils se retrouvent comme girafe et phacochère, un couple hétéroclite confronté plus qu'un autre à l'altérité.

Le problème de la foule c'est qu'on s'y constate reproduit pour l'essentiel à tant d'exemplaires qu'il devient impossible de se prendre au sérieux.

Le problème de l'arche, c'est Noé.

Le problème n'est pas d'être heureux ou malheureux, le problème est de coller à la réalité. Quelle qu'elle soit.

Le progrès c'est trouver de nouvelles solutions qui posent de nouveaux problèmes.

Le réel est une convention des sens.

Le refus de l'homme de tenir compte de ses limitations génétiques animales et d'y conformer sa conception du progrès est à l'origine de la plupart de ses problèmes. Il sera peut-être la raison ultime de la disparition de l'espèce.

Le roux, pour la forêt, c'est sa façon d'avoir les cheveux blancs.

Le sapin de Noël, par sa symétrie, fait croire à l'ordre du monde. Or, les bons sentiments de Noël et la géométrie sont les deux mensonges les plus corrosifs du cartésianisme judéo-chrétien

Le sentiment qui, sans nul doute, domine tous les autres chez l'humain est le désir d'être aimé. Or qu'est-ce pourtant que l'amour sinon une émotion qui permet d'assurer la cohésion du groupe, la reproduction de ses membres et donc sa survie. Mais voilà, les groupes humains sont sans cesse en péril et plus le péril est grand, plus cet appel d'amour se fait insatiable. Jusqu'au point de frustration où il faut transposer le besoin sur le plan métaphysique et imaginer un dieu dispensateur mais aussi quémandeur d'amour. Tant il est vrai que l'amour n'est gratifiant que partagé. Or visiblement l'amour est un sentiment purement terrestre. L'univers tourne selon d'autres critères. Ainsi ce qui était à l'origine un moyen est devenu dans la vie des hommes un but qui éclipse tous les autres. Un idéal hors de portée dont on parle beaucoup mais dont en tant qu'espèce on ne peut assumer une constante pratique. La vie veut en effet, que même dans un groupe, les forces centrifuges équilibrent les forces centripètes. Elles lui sont tout aussi nécessaires. Ce sont elles qui nous empêchent d'être des fourmis.

Le seul mouvement de l'immobile, c'est le temps.

Le seul projet acceptable est celui dont on a accepté par avance l'échec.

Le silence c'est un chant non manifesté.

Le silence n'est qu'un des états du bruit.

Le soir, soupire du jour.

Le soleil est la seule réalité à ne pas regarder en face.

Le sommeil fait de la conscience un mi-temps.

Le Tao, c'est le contraire du tabac.

Le temps arrange toujours tout ... en grignotant la vie.

Le temps coule, jetez lui une bouée.

Le temps est un train impitoyable qui ne connaît pas de gares. Ce moment que je redoutais aujourd'hui, en un éclair a été derrière moi ! Il n'avait auparavant d'autre existence que celle que lui construisaient mes craintes et il n'a tout à coup plus eu d'existence que dans les images de ma mémoire. Il est laminé, inexorablement disparu.

Le temps passe ! Les soixante-huitards sont de plus en plus tard.

Le temps passe avec ou sans notre consentement et il crée des séquences selon le même éternel processus : un début, un milieu et une fin. Mon truc à moi c'est de ne pas refuser la fin de ce qui me convient parce que c'est forcément le début d'autre chose, de ne pas refuser le début de ce qui ne me convient pas puisque ça aura une fin et au milieu, de garder mon calme puisque de toutes façons, que ce qui se passe me convienne ou ne me convienne pas, cela passera.

Le temps passe. Depuis des années, il attend qu'on le prenne.

Le temps, c'est la raison pour laquelle le papillon bat des ailes.

Le temps, je ne l'ai jamais, mais je m'intéresse sans cesse à celui qu'il va faire.

Le thé : un antioxydant venu d'Orient.

Le thé c'est comme la vie il a l'importance extrême du dérisoire et de l'éphémère.

Le vent c'est mouvant.

Le vers dit "libre" n'a plus d'autre fonction que de donner le choix de prendre la respiration de la prose à contrepied ou éventuellement de souligner visuellement un effet. C'est simplement une sorte de surponctuation.

Le vers n'est qu'une hypocrisie de la prose.

Le violon c'est le vent, le piano c'est la pluie.

Le vivant vit aux dépens du vivant. C'est un autoparasite.

Le vol n'est que la forme illégale du profit.

Le Zen: la pilule anti-conceptuelle.

L'eau gazeuse, c'est le contraire de la pluie.

L'écran est un hublot. il limite, il cadre, il découpe, il parcellise, il émiette, il rend la perception successive. Ce en quoi il la fausse. Or il est partout, sur l'ordinateur, sur la télé mais aussi depuis toujours à nos fenêtres. Même notre regard travaille selon le même principe, la géométrie en moins. Nous ne pouvons reconstituer la vue globale que par la mémoire et la juxtaposition des copies d'écran.

L'écran va s'éteindre. Le public aussi.

L'ego est une verrue sur la surface du vide.

L'enfant ignore les luttes, le vieux s'en détache.

L'époque a engendré une génération d'enfants gâtés et capricieux, d'enfants rois dont l'égoïsme, l'impatience, l'irresponsabilité, l'avidité, le consumérisme effréné ont été suscités puis flattés par les théories néo-libérales.

L'érotisme ajoute les plaisirs de l'esprit à ceux du corps, c'est une affaire d'intellectuels.

Les appréhensions font vivre plusieurs fois ce qui n'arrivera peut-être jamais.

Les arbres sont la barbe de la terre.

Les Asperger surdoués techniquement qui conçoivent les programmes informatiques et leurs interfaces se révèlent incapables d'en penser l'ergonomie. Il s'agira dès lors d'adapter l'homme à la machine pour qu'il fonctionne comme elle et non la machine à l'homme pour qu'elle fonctionne comme lui. Les effets sur l'intelligence globale sont déjà perceptibles.

Les bretelles sont les porte-jarretelles du mâle.

Les choses n'existent que parce qu'elles sont en conflit.

Les députées de gauche sont-elles maladroites ?

Les deux seules justifications de la civilisation sont la médecine et la musique.

Les écologistes sont des jardiniers.

Les enfants disent : "Plus tard, je serai pompier" ou "médecin sans frontière " ou "cosmonaute". Curieusement, aucun ne dit : "plus tard, je serai vieillard".

Les frous-frous faisaient toute la magie florale de la femme.

Les gens hantés par le passé sont guettés par le torticolis.

Les gens me parlent beaucoup. On ne se comprend pas souvent. Les chiens se taisent. On se comprend toujours.

Les gens qui n'ont pas de colère, qui en sont incapables, qui inventent n'importe quelle histoire fantasmagique pour louer la vie sans même voir la violence à laquelle elle recourt, me sidèrent.

Les gladiateurs, la corrida, la formule un, un certain cinéma et une certaine télé ne sont que l'expression de ce qu'il y a de plus ignoble dans les délectations des humains : le voyeurisme de la souffrance et du sang !

Les histoires d'amour ne sont jamais à la hauteur de ce qu'on en attendait. Celles qui réussissent sont donc celles dont on n'attend rien.

Les hommes et les femmes sont infidèles parce que la fidélité est contre nature, exigée seulement par la notion de propriété privée lors de l'apparition des premiers surplus alimentaires qu'il importait de transmettre à des enfants "légitimes". la propriété d'un capital ou d'un être ou les deux rassure en outre contre l'angoisse de manquer... c'est une forme d'assurance !

Les humains absorbent tout ce qui est vivant et, du point de vue la nature, ne produisent rien, si ce n'est des montagnes de caca. Et ils seront bientôt neuf milliards !

Les humains ont tous la même histoire: apparaître et disparaître. Ce qui se passe entre-temps est futile.

Les humains préfèrent l'aveuglement rosâtre de leurs illusions à l'éblouissante réalité. Elle leur fait mal aux yeux. Elle a de beaux seins pourtant.

Les jardins à la française sont des jardins d'ingénieur.

Les mêmes maudissent l'hiver qui se plaignent de la chaleur de l'été.

Les minorités opprimées ont une propension à revendiquer le droit d'être opprimées de la même manière que les majorités.

Les morales religieuses ou idéologiques qui tentaient de réguler et d'amener du changement n'ont jamais été vraiment respectées malgré la menace de sanctions terribles.

les mots "a été" sont d'une extrême cruauté.

Les mots en eux-mêmes ne m'intéressent pas. Ce sont des concepts. C'est seulement dans la mesure où un agencement particulier leur permet de dépasser le sens qu'ils me parlent.

Les muses ne parlent que quand il fait silence.

Les nuages ont la beauté indifférente du temps qui passe et une impermanence qui va de l'opaque plombé et immobile à l'échevelé agité. Tout comme l'humeur des jours de l'homme.

Les partis politiques et les syndicats, confrontés à l'échec et à la nécessité du changement, sont incapables de remettre en question leurs stratégies. Ils végètent dans l'entêtement et l'autojustification. Ils ont cela en commun avec les sectes.

Les petits vieux se mettent d'eux-mêmes au banc de la société. De là, ils la regardent.

Les peuples ont toujours été cocufiés par les révolutions.

Les poèmes ou les livres consacrés par un homme à une femme sont tout un pan de la littérature. Les hommes écrivent à profusion sur les femmes. L'inverse est rarissime. Il n'y a pas de monsieur Bovary. Le plus souvent, les femmes écrivent sur les femmes.

Les poubelles sont des astéroïdes gris.

Les prix et concours, qu'ils soient littéraires ou musicaux, sont les meilleurs tuteurs du conformisme.

Les religions sont une simplification pédagogique.

Les réseaux sociaux sont la preuve que l'homme est prêt à aliéner sa liberté pour autant qu'il puisse s'en plaindre au monde entier.

Les révolutions, pour s'installer, surfent sur l'émotionnel de masse. Elles ont un côté festif et désinhibant qui n'est pas sans analogie avec le carnaval. Une fois l'émotion retombée, elles s'institutionnalisent et se mettent à faire chier le monde en attendant la prochaine.

Les riches et les pauvres ont un problème en commun : ils sont attirés par l'argent.

Les sacrifices humains au Moloch, à Baal ou à Tezcatlipoca m'ont toujours paru être la suite logique et précautionneuse de la peur engendrée par un lucide état des lieux.

Les technocrates se sont fait élire. La démocratie représentative est en train d'en mourir. Ils savent tout de l'économie mais rien de la psychologie sociale et donc de la façon dont fonctionne l'humain. C'est cette ignorance arrogante qui a ouvert la voie au populisme dont les compétences sont exactement inverses.

Les textes sacrés rassurent l'humain perdu sur le globe en lui susurrant que la création dont il est le roi n'est là que pour le servir. Que Dieu a créé tout cela à son usage exclusif. J'ai personnellement entendu quelqu'un justifier la chasse en disant que c'était l'ordre des choses, que le gibier avait été créé spécialement pour nourrir l'homme.

Les vieux des deux sexes se branlent tant les partenaires de leur âge les débectent.

L'espérance de vie s'allonge. Les peaux et les sacs de glandes aussi.

L'espoir c'est le miroir aux alouettes qui détourne de l'évidente et rude splendeur du soleil.

L'esprit de l'homme est carré. C'est ce qui en fait un animal contre nature.

L'esprit est surtout regard, il n'est pas là pour servir l'action ni conforter l'ego.

L'esthétique, c'est encore un "tic".

L'état normal c'est d'être mort. Il y a beaucoup plus de morts que de vivants.

L'été est une saison éternellement du passé.

L'éternité est un mouvement qui se mange la queue.

L'éternité naît et meurt simultanément.

L'étude du comportement animal de l'humain considéré en tant qu'espèce animale parmi d'autres m'en a plus appris sur la philosophie, la sociologie, la politique, la psychologie, la morale et sur moi-même que toutes les religions, les philosophies et tous les traités de psychologie.

L'étude objective du comportement donne à la philosophie, à la morale, à la sociologie, à la politique des allures de vains discours scolastiques.

L'expression "crimes de guerre" m'exaspère. La guerre EST un crime.

L'extase est la seule justification de la conscience.

L'habitude est mère de sot métier.

L'habitude tue en habit.

L'haleine de la bise appelle la laine.

L'histoire a ceci de singulier qu'au pluriel on m'en cherche tout le temps.L'

L'histoire nous apprend que toutes les tentatives pour changer l'homme ont échoué après avoir eu recours à la tyrannie et au bain de sang. Espérons qu'un jour lointain, la science... en tripotant le génome ...

L'homme a inventé la mesure en comptant sur ses doigts. Si notre main avait eu quatre doigts nous utiliserions un système octimal. Tout ça est-il bien sérieux ?

L'homme est condamné à ne jamais trouver la réponse au "pourquoi ?" Il lui reste le "comment ?"

L'homme est constitué pour concevoir et est dans cesse confronté à l'inconcevable. Ce qui le distingue de l'animal est cette fameuse «conscience» qui a pour base l'appréhension et la certitude de la mort. En quoi cette conscience est-elle une qualité ? Rend elle plus heureux ? Pourquoi tant de gens ont-ils recours à des drogues ou des comportements compulsifs pour l'atténuer voire l'annihiler ?

L'homme est une sorte de maladie auto immune de la nature.

L'homme ne sait pas vraiment d'où il vient. Ni même où il va.

L'homme, grossièrement, c'est un arbre qui marche.

L'humain est un singe dépassé par ses dons.

L'humain tient plus à ses suppositions qu'à ses certitudes. Il se bat et meurt pour elles.

L'idée de justice est totalement étrangère à la vie.

L'idée de l'infini est si inconcevable qu'on nous a fait le ciel et sa fausse opacité pour que nous ne nous ne nous sentions pas tout perdus.

L'illusion du présent est une mise en relation constante de ce qui vient d'arriver et de ce qui s'annonce dans l'immédiat.

L'immersion dans l'instant présent prônée par tant de gurus spiritualistes est un retour au comportement animal, le remplacement du mental par l'intuition, le ressenti primant la réflexion et le sentiment d'unité, de non séparation d'avec le monde. Même les existentialistes, qui ont posé les bons diagnostics et conclu à l'hypothèse du suicide se sont trouvés confrontés à leur nature animale et à la profonde contradiction qui tiraille l'homme à l'intérieur de lui-même. Leur conscient leur imposait le suicide comme conclusion logique à leur constat mais leur instinct de conservation les a poussés à inventer cette superbe entourloupe du mental qui consiste à dire que l'homme peut donner lui-même du sens à sa vie. Le singe humain avec les anomalies comportementales qui dérivent de la conscience est donc condamné en tant qu'espèce par ses propres contradictions. Il est maladie de la nature créé par la nature.

L'instant présent c'est le contraire de l'éternité puisque celle-ci suppose une durée infinie et que l'instant présent n'a, par définition, aucune durée.

L'intelligence artificielle est sans doute le seul espoir d'améliorer l'humain mais comme ceux qui vont la programmer sont des humains, je doute.

L'intelligence c'est débusquer de nouveaux rapports entre les choses.

L'intérêt n'est pas d'aller là. Mais d'être ici en y allant.

L'ivresse d'être au monde ne se goûte pleinement que seul.

Longtemps, à travers une sorte de panthéisme sensuel, la nature m'a consolé du monde des hommes, aujourd'hui je m'y sens tout aussi étranger. Plus exactement je ne me sens plus vraiment exister J'ai l'impression que je ne la prends plus au sérieux et ma personne, en tant que partie d'elle, non plus. J'ai bien fini de la sacrifier. Derrière moi, le panthéisme jubilatoire. Je me sens détaché de tout. Flottant encore là par hasard comme un sac en plastique oublié. Déjà dans l'antichambre d'ailleurs, voire doucement poussé vers la sortie.

L'oppression est de retour. Pour cause de rentabilité.

L'optimisme c'est souvent le pseudo du déni.

L'optimisme trouve son démenti dans la mort.

L'oubli et le déni protègent respectivement du passé et du futur. Ils sauvent l'humain de l'épouvante.

Lucidité va de pair avec ludicité.

L'univers c'est de l'énergie en train de cristalliser.

L'univers est-il objectif ou subjectif ?

L'université se prétend détentrice du savoir. Elle n'en est que l'agent normatif.

Ma saint Valentin à moi, c'est Halloween.

Ma vie organique vit sa propre loi immuable. Elle se passe fort bien de ma conscience.

"Maintenant" n'est pas un point, c'est un continuum, il n'a donc ni après ni avant.

Marcher c'est accompagner le temps qui passe.

Marcher c'est aller sans fin d'un déséquilibre à un autre.

Marcher, nager, se mouvoir, s'adapter... il n'y a pas de point d'appui.

Mauvaise journée, aujourd'hui, je me suis levé du pied bot.

Méfie-toi des généreux compulsifs.

Même si c'est vain, je serai toujours du côté de la souris... vous pouvez le dire au chat !

Mentir c'est se prendre pour Dieu. C'est réorganiser le monde à sa façon. Ça relève du sentiment de toute puissance de l'enfance. C'est l'imaginaire qui tente d'être réel. La frontière entre mensonge, fabulation et créativité est d'ailleurs ténue.

Modeste pisse-vinaigre cherche huiles et grosses légumes pour vinaigrette.

Moi qui ai passé la première partie de ma vie à échouer à me faire un nom, je m'esquinte dans la deuxième à essayer d'oublier jusqu'à mon prénom !

Moi, je suis un navetteur, j'habite les nuages et je bosse sur la terre.

Moi, je suis, définitivement, un sauvage. Je pense qu'il y a deux façons pour l'homme d'aborder le monde : l'adaptation ou le contrôle et l'hyper contrôle face à la nature est un jeu perdu d'avance.

Moins il me reste de temps, plus je le prends.

Mon vieux père qui, en bon chrétien, avait lu l'apocalypse mais aussi avait vécu l'enfer des tranchées de 14-18, disait que contrairement aux croyances, la fin du monde ne devrait rien au feu et à l'eau mais bien plutôt à la folie. Personnellement je remplacerais la folie par la bêtise mais c'est tout comme.

Monogame commence comme monotone et polygame comme Polichinelle.

Mourir après 40, 50, 80 ans ou après 2, 25 ou 1000 vies laisse intact l'inéluctable problème de la mort.

Mourir c'est arrêter de vieillir.

Mourir est d'un ordinaire ! Tout le monde le fait !

Naïvement, de l'extrême gauche à l'extrême droite, on a tout essayé pour changer l'homme. En vain. Le vrai gouvernant des sociétés humaines et des individus, c'est le système génétique.

N'ayant pas d'enfants, je suis un impère.

N'ayant pas d'yeux au cul, je ne vois jamais que la moitié du monde.

Ne dis jamais à quelqu'un qu'il est fou, s'il l'est, il ne te croira pas et s'il ne l'est pas, il risque de te croire.

Ne pas prendre la tragédie au tragique.

Ne plus être doit être.

Ne sois pas impatient. Demain raccourcit ta vie.

N'enferme pas Dieu dans le temple, il est trop grand, il a les pieds qui dépassent.

N'est pas désespéré celui qui n'a pas besoin de l'espoir.

Ni les jardins japonais ni les jardins anglais ne se laissent emprisonner dans le fantasme contre nature qu'est la géométrie des jardins à la française. Les routes des anciens suivaient les courbes de niveau. Quand on s'est mis à les tracer droites à travers tout au nom de l'efficience, c'était déjà mauvais signe.

Nier le bord de la falaise parce que le vide nous fait peur est une attitude risquée. Il ne faut pas avoir peur d'avoir peur.

Noirs de noir. Il devient indécent de publier des poèmes sur l'air du temps et les splendeurs d'une nature de toute façon finissante. Il y a des moments de l'histoire ou

l'esthétisme est une obscénité, un refuge malsain, une tête dans le sable inadmissible. Pourtant, dans ces moments là, tout le monde a plus que jamais besoin d'une bouffée d'air, d'un sourire, fut-il fugitif.

Notre "culture" est faite de la pensée de tas de gens dont nous avons étudié les œuvres sans les lire jamais.

Notre cerveau est une formidable machine à jeter en l'air des centaines d'idées à la minute. En attraper quelques-unes au vol et les noter, c'est tout l'art d'écrire. Il est à la portée de tout qui l'ose.

Notre émerveillement devant la nature est révélateur. Une grande nostalgie de son innocence nous pousse vers elle et occulte totalement sa réalité cruelle. Ce petit mensonge nous permet de nous sentir proche d'elle et même de la défendre sans que nous saute aux yeux la contradiction entre ses lois impitoyables et nos propres souhaits de sécurité exprimés dans notre morale. Un esprit lucide (Alan Watts) a bien compris cela qui a publié "bienheureuse insécurité". Les religions ou les philosophies les moins naïves sont justement celles qui font la part belle au charme de l'impermanence et de l'insécurité, qui aident l'individu à considérer sa vie comme une aventure dont le seul but est la survie. La sienne ou celle de l'espèce. La civilisation n'est qu'une tentative d'aménagement sécurisant de la survie terrestre. Ce en quoi elle n'est qu'un échec. Elle génère à son tour la destruction de son biotope et ne peut de toute façon éliminer la mort.

Notre organisme est programmé pour mener le plus longtemps possible un combat perdu d'avance.

Nous appelons "hasard" ce que nous n'arrivons pas à classer dans les tiroirs où nous essayons de mettre en ordre le monde.

Nous appelons "animal" tous les autres animaux.

Nous avons eu Ferré et nous avons The Voice. Nous avons eu Lascaux et nous avons les tags. Nous avons eu Spinoza et Nietzsche, nous avons BHL et Onfray. Nous avons eu un monde sauvage et nous n'avons plus que celui d'Aywaille.

Nous avons l'habitude de tout jauger du point de vue des humains. Or nous côtoyons plein de choses qui témoignent de l'indifférence totale de l'univers à notre égard. Le rhume par exemple. À quoi et à qui peut-il diable bien servir ?

Nous ne sommes pas loin du moment où il sera coutumier, pour les marmots mis au coin par les parents, d'aller déposer plainte à la cour européenne des droits de l'homme.

Nous ne sommes que quelques-uns à regarder les fleurs en face, en toute lucidité.

Nous ne sommes qu'une trajectoire. Celle que suivent les atomes qui nous traversent.

Nous sommes tous les survivants miraculés de l'un ou l'autre cataclysme, d'un Titanic aux improbables rescapés.

Nous voilà tous en train de dire ce que nous avons à dire via un clavier comme des bonobos de laboratoire au lieu de nous exprimer dans le geste et l'esthétique de l'écriture manuelle.

Novembre. Le coq chante comme d'habitude. On ne se refait pas. Mais il est enrôlé. Le chien urine et rentre illico. L'humain peste un peu en se disant qu'aujourd'hui il va falloir créer sa joie, qu'elle ne sera pas donnée, qu'il fait un peu plus froid, que l'air est un peu moins clair, qu'il semble y avoir moins d'espace, que l'esclavage, aujourd'hui sera un peu plus lourd.

On dirait que parler de l'âge fait peur aux jeunes et terrorise les vieux. On a alors droit à des commentaires du genre: " tu te plains toujours", "tu t'apitoies sur toi-même" et le pire: "mais non, voyons, c'est dans ta tête, tu n'es pas vieux !" Ou encore: "on a la jeunesse de ses idées" et autres calembredaines toutes faites qui me mettent positivement en rage. Non pas seulement parce qu'elles nient l'évidence (dans une société où on en est à cacher la mort, ce n'est pas étonnant), non pas parce que le mythe publicitaire du "toujours jeune" est horripilant, mais parce qu'en plus, on vous dit à mot couverts et en essayant de vous culpabiliser que vous emmerdez le monde.

On dit beaucoup de mal de l'homme en oubliant que l'homme c'est chacun d'entre nous.

On dit que j'ai deux mains gauches, heureusement, je suis gaucher.

On éprouve toujours le besoin de dire à quelqu'un combien on est seul.

On est toujours le riche de quelqu'un... Le RMI représente plusieurs dizaines de fois le revenu d'un paysan moyen en Inde ;

On finit toujours par avoir ce qu'on a désiré. Généralement quand on n'en n'a plus ni envie ni besoin.

On lui avait dit : l'âge c'est dans la tête. Alors il s'empessa de la perdre.

On marche... jusqu'à un endroit où l'on tombe de tout son long. Là on reste étendu, et peu à peu, on s'enfonce dans la terre.

On meurt très progressivement. Jusqu'ici, je vivais à mi-temps, alternant veille de jour et sommeil de nuit. Puis est venu l'âge de la sieste et je me suis mis à vivre à quart-temps. Bientôt, je trouverai le sommeil à temps plein.

On n'a le droit de se moquer que de soi.

On n'acquiert de l'expérience que quand on n'en a plus besoin.

On n'aime jamais tant un livre que quand il fait miroir, que quand nous reconnaissons les mots comme nôtres, que quand nous jubilons de voir écrit ce qui nous fait et nous appartient, ce dans quoi nous nous reconnaissons, ce qui fait que nous partageons notre ressenti et nous sentons approuvés par la caution de l'écrit.

On n'aime pas la vie sans la démesure. On ne l'apprécie pas sans être aussi amoureux de sa monstruosité.

On n'arrête pas le progrès ! Aujourd'hui, l'homme trimbale sa grotte avec lui, il y a même des embouteillages de grottes.

On ne craint que ce qui n'est pas encore arrivé.

On ne devient célèbre que si on est apprécié par une majorité de gens. Or, c'est de notoriété publique, les imbéciles sont beaucoup plus nombreux que les gens intelligents.

On ne fait pas d'omelette sans se cacher les yeux.

On ne passe qu'une fois sur la scène et c'est pour tenir un rôle que nous n'avons pas écrit et dont on ne nous a même pas communiqué le texte.

On ne peut ni accepter ni refuser de croire en Dieu tant qu'on n'a pas, au préalable, défini exactement ce qu'on entend par là.

On ne peut percevoir le temps qu'en parcourant l'espace.

On ne réalise jamais qu'on est heureux. C'est le souvenir qui nous apprend qu'on l'a été.

On ne sait jamais quand on va ne pas mourir.

On ne se sent libre que superfétatoire.

On ne trouve la paix de l'esprit qu'en acceptant le drame.

On n'écrit pas au cœur de la joie ou de l'angoisse mais après, la gueule pâteuse de s'être saoulé de vie, dans une sorte de vide.

On n'est courageux que quand on ne peut pas faire autrement.

On peut être désillusionné sans être désenchanté.

On peut mesurer ma peur à la longueur de mes crocs.

On peut totalement dépouiller un humain, le réduire à la misère, l'affamer même ! Il ne s'indignera vraiment que si on lui ôte le droit de parler tout haut des inepties qu'il a dans la tête.

Ont-ils mi-gré de leur plein gré ?

Ontologiquement, vivre est un stress.

Où a mené cette volonté exclusive de dominer la nature par la technique et de simplifier la réalité ? Ne s'aperçoit-on pas aujourd'hui des drames que cela a et va générer ? Le plouc qui, "pour faire propre", tond sa pelouse au carré à la sueur de son froc, n'a pas la moindre conscience de fonctionner suivant ce principe toxique et les écologistes eux-mêmes ne sont pas conscients d'y participer en tant qu'aménageurs de la nature organisée.

Ou on aime ou on s'emmerde

Où que tu es, quoique tu fasses tu es et ce qui est, est.

Outre que l'imprévisibilité de la relation de cause à conséquence, en matière de comportement humain, ne permet pas de poser un jugement sur un acte dont les effets à long terme sont aléatoires, la morale, ce code de comportement tacitement admis par les sociétés, ne tient compte que des nécessités de l'organisation sociale et nullement de la programmation génétique de l'espèce. Cela explique son semi-échec permanent et le sentiment de culpabilité bien pratique pour l'obéissance au pouvoir dans lequel elle maintient les individus.

Par delà le bien et le mal, il y a un bonheur. Plus rude sans doute, plus âpre, mais solide.

Par goût de l'avoir, nous avons confié la civilisation aux marchands de tapis. Ils l'ont prostituée et elle en meurt.

Par ma fenêtre je regarde se dandiner une pie. J'envie ses ailes. Qui sait si elle envie mes mains ?

Par moments il monte ou plutôt il gît au fond du mental comme une soupe informe de mots potentiels et, par moments certains crèvent la surface comme des bulles et ne se forment vraiment que quand j'en prend conscience. Ce qui calme aussitôt la soupe. C'est totalement incohérent. Des bribes, des mots, des courtes phrases. Toujours avec une voix et une intonation propre comme dans un film mais, je répète, sans aucun sens continu. C'est là comme des potentialités issues du vide quantique sous l'effet de mon attention fugitive.

Par sa forme (mais pas seulement), la cervelle n'est qu'une transposition à peine sublimée des testicules.

Parce qu'il savait casser une pierre avec une autre pierre, ce singe là s'est pris pour le roi de la création.

Parfois je me plains d'avoir touché à peine une centaine de lecteurs. Or, Jésus de toute sa vie, n'en a touché que douze. Rien n'est perdu.

Parfois l'horreur de la mort tient lieu de raison de vivre.

Parfois on a le temps long. Tant mieux. La vie est courte.

Parfois, marcher, c'est simplement attendre en agitant les jambes.

Parfois, quand quelqu'un se sent mal, s'il allait bien, il se sentirait encore plus mal.

Parler de sa spiritualité, c'est comme montrer son cul. C'est vain, impudique et provocateur.

Parler tout seul en rue a passé longtemps pour un signe inquiétant de maladie mentale. Aujourd'hui, avec une petite boîte à l'oreille, c'est devenu la norme.

Parmi les humains, les plus intelligents posent les questions ; les plus dangereux apportent les réponses.

Pas d'échappatoire pour la conscience-ego, elle a eu un début, elle aura une fin.

Passé cinquante ans, impuissantes à rester des hétaires, les femmes se choisissent le rôle de tyran domestique.

Peindre, c'est parfois comme devoir aller aux toilettes: ça urge ! Et si on tarde, c'est de la merde !

Pendant le match, le ballon est rond. Après, ce sont les spectateurs.

Pendant que je dis "maintenant", où est passé ce "maintenant" ?

Penser moins pour sentir plus.

Perdre ses illusions, c'est aussi perdre ses désillusions.

Personne n'a jamais vraiment choisi d'être qui il est... Reste à se connaître, s'accepter, s'assumer et finalement, s'aimer.

Peut-être que je deviens vieux. Peut-être qu'il en a toujours été ainsi et que l'âge rend plus sensible. Peut-être aussi suis-je surinformé. Il n'empêche que la nausée me vient à voir s'évaporer toutes les valeurs sur lesquelles j'ai fondé ma vie et pour lesquelles je me suis battu. Peut-être encore que le sentiment d'impuissance que porte la vieillesse achève de me navrer et me pousse à me retirer sur la pointe des pieds avec pour seul avantage de me faire considérer la mort d'un oeil moins hostile.

Peut-être que, dans un monde aux dimensions inimaginables, un enfant perdu dans un univers encore plus inimaginable vient de craquer, tout à fait gratuitement, une dérisoire allumette et que c'est ça le Big Bang.

Peut-on faire confiance à un ami ? Oui...si c'est un chien !

Pisser au vent, c'est comme être député : on est le premier à s'arroser.

Plus j'avance en âge, moins les choses me paraissent avoir un sens accessible à mon intellect. Une émotion, parfois, me dit cependant qu'elles en ont un et je le ressens alors sans pouvoir le couler en pensées.

Plus je vieillis, moins il m'est difficile de ne pas penser à l'avenir.

Plus le serviteur est indispensable, plus il est le maître.

Plus le temps passe, plus le bonheur est sujet à l'ostéoporose, plus il est guetté par la soudaineté d'une fracture spontanée.

Plus le temps passe, plus ma recherche progresse, plus je m'éloigne de l'usage du concept et du cartésianisme. Plus, aussi, je m'éloigne de l'esthétique au profit du "parler vrai", de la forme au profit du fond. Le jeu des artifices, si savant soit-il, ne m'amuse plus. Je n'en ai plus le temps. Le discours m'indiffère de plus en plus et l'expérience me tient de plus en plus aux tripes.

Plus les décisions sont importantes, plus elles se prennent loin des gens et plus l'anodin devient le seul champ d'application de la démocratie.

Plus les robots deviendront intelligents, plus les humains deviendront stupides. Les connexions neuronales se développent en effet au contact de ces problèmes que l'Homme n'aura même plus à évoquer.

Plus mon bide s'arrondit, plus ses seins s'aplatissent.

Plus on est quelqu'un, plus il est difficile de devenir quelque chose.

Plus on prend de la distance, plus l'évidence se dissipe.

Plus on vieillit, moins il reste de temps, plus on s'impatiente de le perdre.

Pour "jubiler" il faut cinquante ans !

Pour aimer la vie il faut aimer le voyage.

Pour bien des gens, le sixième sens est un sens interdit.

Pour bien jouir de l'endroit, il faut bien connaître l'envers.

Pour créer une œuvre, il faut croire à son utilité, pour croire à son utilité, il faut ne pas être convaincu de l'absurdité de toute chose ; pour ne pas être convaincu de l'absurdité de toute chose, il faut s'occulter la conscience. C'est pourquoi tant de grands créateurs ont eu, plus ou moins gravement, à un moment ou un autre, recours à l'alcool ou à un autre psychotrope.

Pour éteindre un regret, il suffit d'un projet.

Pour évoquer le silence, il faut le rompre.

Pour faire connaissance avec le confort d'un hôtel, les pauvres doivent attendre de se faire opérer.

Pour l'essentiel, nous sommes tous des machines à transformer la splendeur du vivant en caca.

Pour ne pas prendre le paradis pour des lanternes, il faut avoir accepté l'enfer.

Pour prendre son pied, faut pas se prendre la tête.

Pour quoi ou qui se prend l'homme qui traite de bêtes les plus idiots de ses semblables ?

Pour son confort et sa sécurité (toute provisoire) l'homme construit un monde dans le monde, tentative dérisoire depuis qu'il s'est lui-même, par nécessité, mis en marge des choses. Son ingéniosité devient une partie de bras de fer avec l'univers... perdue d'avance.

Pourquoi diable puis-je me demander pourquoi ?

Pourquoi dit-on "un" nuage ? Qu'y a-t-il de plus féminin pourtant qu'un nuage, que ses courbes, ses renflements, ses creux, son molleton, sa douceur. Il faut n'avoir jamais bien regardé un nuage pour ne pas avoir eu envie de lui mettre la main au cumulus ; de le pétrir, de le caresser, de l'étreindre. C'est une femme vous dis-je ! Et c'est tout aussi illusoire.

Pourquoi faire tant d'efforts pour être le premier parmi les fous ?

Pourquoi faut-il absolument "mettre de l'ordre", et, pour ce, simplifier la diversité jusqu'à l'appauvrir ? Pourquoi faut-il faire rentrer de force la nature dans notre étriquée vue des choses ? Et, in fine, d'où nous vient ce désir de l'adapter absolument à nous au lieu que, comme toutes les autres espèces, nous nous adaptions à elle ?

Prendre de l'âge, c'est être bien dans sa tête et mal dans son corps après avoir été bien dans son corps et mal dans sa tête.

Prendre la logique au pied de la lettre fait souvent surgir l'absurde.

Prendre le prophète pour Dieu, c'est comme prendre la pub pour le produit.

Presque tout a une rime mais rien n'a de raison..

Percevoir dans des instants privilégiés l'existence potentielle de la non-dualité relève de la mystique et ne peut tout au plus que constituer une démarche individuelle et très ponctuelle.

Prier Dieu?... Pourquoi ne pas se contenter d'en jouir ?

Qu'ai-je besoin de l'infiniment grand et de l'infiniment petit ? L'infiniment ici me pose bien assez de problèmes.

Quand deux disciples suivent un maître, l'un s'appelle Querelle et l'autre Bêtise.

Quand il ne se passe absolument rien, on peut écouter le tout.

Quand ils ne comprennent pas, certains se sentent obligés de croire.

Quand je mourrai, j'aurai le sentiment de réparer une erreur.

Quand je suis malheureux, j'écris mal. Quand je suis heureux aussi. Je n'écris mieux que quand, dans une sorte d'état neutre, je peux parler à distance des bonheurs et des malheurs.

Quand je vois l'état psychologique des populations qui vivent en pays dit "développé", il ne m'étonne pas que le droit d' "asile" y ait été inventé.

Quand la dernière illusion s'évapore, que le dernier attachement se brise, que le dernier passe-temps s'est usé, qu'il n'y a plus que la solitude, l'espace immobile et le vide des heures qui s'égrènent, commence la liberté d'accueillir le plaisir d'une feuille qui vole.

Quand la fin est implicite dans le commencement, il n'y a ni commencement ni fin.

Quand la mère meurt, l'amer monte.

Quand les gens auront fini de vomir sur les politiciens et la démocratie, ils auront toujours aussi mal au ventre mais il leur sera interdit de vomir.

Quand les seules surprises sont des factures, il est temps de changer de vie.

Quand l'homme a vu la vie, il a eu si peur qu'il s'est inventé le sommeil pour s'en cacher la moitié !

Quand l'homme est enfin sorti des grottes, l'espace qui s'ouvrait à lui l'a tant angoissé qu'il s'est empressé de construire des substituts de grottes. Il a appelé ça des cabanes, des huttes, des maisons. Il a sacrifié le ciel et l'horizon et regarde de travers les nomades qui les ont gardés.

Quand l'homme évoque sa supériorité sur l'animal, il se goberge de qualités qui, aux yeux de l'univers, n'ont sans doute aucune importance. Il s'intronise juge en étant partie. Je serais curieux d'avoir au sujet des exceptionnelles capacités humaines l'avis d'un sanglier. Peut-être, pour lui, serait-ce comme une sorte de maladie.

Quand nous nous ennuyons, nous jouons. Au cours d'un jeu, tantôt on gagne, tantôt on perd. Mais, si l'on est bon joueur, on se passionne de toute façon. C'est exactement pareil dans la vie. Sauf que nous y sommes mauvais perdants.

Quand on a accepté la souffrance comme une péripétie, la vie devient une histoire.

Quand on a du plomb dans l'aile, on n'en a plus dans la cervelle.

Quand on dit d'un homme qu'il est "arrivé", que lui reste-t-il d'autre à faire que de se préparer à partir ?

Quand on ne croit plus à rien, on s'amuse de tout.

Quand tu n'as rien, tout est luxe.

Quand un grand nombre de gens sont en désaccord et prétendent tous avoir raison, il y a de fortes chances pour que tout le monde se trompe.

Quand un haltérophile se désaltère, sa vie ne tient plus qu'à un phile !

Quand une femme dit le contraire de ce qu'elle pense, elle s'attend à ce que vous compreniez non pas ce qu'elle a dit mais ce qu'elle a pensé.

Quand une femme dont tu as tenu passionnément dans les bras les courbes sensuelles n'est plus qu'un tas de viande avariée qui s'en va dans une boîte derrière laquelle tu marches, tu te rends compte que le monde n'est qu'un théâtre d'ombres, une fantasmagorie ou, pour faire moderne, un écran de jeu vidéo et que toi-même, tu n'es qu'une illusion d'optique, une paréïdolie. Tu découvres la solitude existentielle et l'absurdité du sentiment d'être, l'inanité de la conscience.

Que devient l'âme d'une bulle de savon ?

Que savent les dictionnaires de la musique des mots ?

Quel que soit le système politique ou religieux, les humains s'y comporteront inéluctablement suivant les lois de l'espèce. Il sera dès lors impossible d'éviter l'avidité, le pillage et la lutte forcenée pour le pouvoir.

Que ce soit en démocratie où en régime totalitaire, il est, sauf rare exception, impossible de se hisser au sommet de la pyramide sans faire des choses qu'un

citoyen lambda se refuserait à faire, par exemple écraser pas mal de têtes. Ça laisse rêveur quant à la morale et à l'ego des êtres de pouvoir.

Quelle différence si j'écris : " soleil " et si j'écris : " j'écris soleil " ?

Quelles que soient ses dérives, le christianisme est un monumental cri de souffrance humaine. À ce titre, et à ce titre seulement, je le respecte.

Quelles sont les sources de la morale que l'homme oppose à ses instincts en un combat perdu d'avance ?

Quelque chose d'autre est à l'œuvre en moi qui fait battre mon cœur et fonctionner mes organes. Quelque chose qui organise mon ADN, qui m'endort et me réveille et éteindra définitivement le cerveau qui la constate. En quelque sorte, je suis "possédé".

Qu'est ce qu'une comédie sinon une tragédie qui fait rire ?

Qui trotte en brousse a mal au train

Quoi de plus dérisoire mais aussi de plus décalé, de plus "unheimlich" que l'agenda d'un mort ?

Quoi qui finisse, il y a toujours un après. La mort le réduit à néant.

Quoiqu'on ait écrit à ce sujet à une époque reculée, sur son fumier, Job regrettait son eau de toilette.

Qu'y a-t-il au delà de l'infini?.

Qu'y a-t-il de plus redoutablement imbécile que de ceindre un carré à l'aide de barbelés pour en faire une geôle à vaches?

Qu'y avait-il avant le Big bang ? Il y avait la possibilité du Big bang.

Recueil rime avec cercueil. Rapport aux vers.

Regarder. Ecouter. Voir. Goûter. Sentir. .Il n'y a rien d'autre et c'est là la plus haute spiritualité.

Remis les pieds dans le cours des eaux rouges bordées d'écume. Caressé la chevelure molletonnée des molinies. Posé mon cul comme un coq de bruyère sur la sauvagerie des canneberges. Laisse ballotter mon regard par la course éperdue des nuages. Apaisé mon âme.

Remplacer les enjeux par le jeu.

Respecter assez les autres pour ne pas vivre avec eux.

Rien est la cause ultime de tout.

Rien ne me fait plus penser aux cris de la forêt équatoriale qu'un humain qui rit à gorge déployée.

Rien ne me semble plus ambigu que la mode actuelle de la "méditation de pleine conscience" parce que, contrairement aux méditations orientales dont elle s'inspire,

elle n'est qu'un autre de ces adjuvants qui permettent de supporter le monde et sa propre existence dans le monde. Ce n'est pas une "pleine conscience" mais la recherche, par la conscience intense de l'instant, d'un mieux être, voire parfois tout simplement d'une plus grande efficacité au service de plus de rentabilité

Rien ne m'énerve autant que l'excuse qui consiste à dire qu'on "n'a pas le temps". C'est toujours un mensonge. Le temps existe, qu'on le veuille ou non. On le prend ou non. Question de priorité.

Rien ne ressemble plus à ce qu'il y a après la mort que ce qu'il y a avant la naissance.

Rien ne ressemble plus à la face d'un démon que le cul d'un ange.

Sans doute l'esprit ne survit-il pas au corps mais quelle horreur quand le corps survit à l'esprit !

Sans la souffrance animale, on pourrait peut-être imaginer un sens à la vie.

Sans l'humour, la lucidité serait insupportable.

Sans l'humour, l'éveil dort encore d'un œil.

Sans se contredire, un anarchiste peut-il se dire anarchiste ?

Savoir pourquoi j'ai faim n'a jamais rempli mon assiette.

Savoir que "je" fait partie du vaste univers, que sa matière est sans doute éternelle et qu'il est une illusion me fait une belle jambe puisqu'il va disparaître et qu'il n'y aura plus ni su ni sachant.

Se détacher de l'argent? C'est plutôt lui qui se détache très vite de moi !

Se laisser aller porté par l'aile de sa sensibilité. Bien plus loin que le rêve et au-delà du bien-être.

Se passionner pour tout sans être dupe de rien.

Ses dernières paroles furent: Ce n'est pas possible, ça ne m'était jamais arrivé auparavant !

Seul le beau échappe au jugement du bien et du mal.

Seul le poète est capable de parler du silence sans le troubler.

Seul un "si" sépare solitude de sollicitude.

Seule l'humilité donne le droit d'aborder les humbles.

Seule une drogue peut faire provisoirement ressentir la terre comme un endroit confortable mais elle le fait payer cher.

Seuls ceux qui parlent avec les yeux savent parler aux chiens.

Si dieu existe, il est forcément au delà de la distinction que je fais entre son existence et sa non existence.

Si écrire ne m'était pas une nécessité, un simple tour aux bouquineries de Redu suffirait à me décourager de le faire. Cet amas de bouquins sauvés du pilon et qui dort dans cette morgue n'est encore qu'une infime proportion d'une montagne de rebuts ! Toute la dérision de ce geste d'écrire où tant d'humains ont pourtant investi leurs tripes !

Si étrange que cela paraisse, l'humain est un phénomène naturel.

Si j'ai abandonné le «panthéisme jubilatoire» et sa sensorialité lyrique, ce n'est pas en faveur d'un décodage analytique par le mental mais bien plutôt pour mettre en évidence la sobriété, le dépouillement, voire la nudité ; pour établir le style roman à la place du gothique flamboyant.

Si Jésus, Bouddha ou Mahomet vivaient aujourd'hui, il se trouverait quelqu'un sur internet pour vendre leurs enseignements à crédit.

Si j'étais toi, je me servais de mon sourire comme boîte à bijoux.

Si Lamartine s'était appelé Lafernande, la face du romantisme eût pu en être changée.

Si l'amour entre les sexes pouvait soulager de l'angoisse et de la solitude existentielle, le couple serait indestructible.

Si l'apparition de la conscience était cruciale pour lui, si elle était autre chose qu'un épiphénomène accidentel, l'Univers ne se serait pas contenté d'en doter à temps partiel un pauvre primate sur une poussière perdue dans l'espace-temps.

Si le riche aimait partager, il ne serait pas riche.

Si le succès n'a pas de sens, l'échec n'en aura pas non plus.

Si les vieux parlent toujours du passé, c'est que l'avenir ne les enchante guère.

Si l'on pèse la supériorité de l'espèce humaine en termes de bonheur plutôt qu'en termes d'ingéniosité, le doute s'installe. Un humain est-il plus heureux qu'un bonobo ?

Si l'on pouvait compiler tous les mensonges des humains on saurait enfin de quelle réalité ils rêvent.

Si l'univers est soumis à une expansion qui éloigne l'un de l'autre au fur et à mesure que se déroule le temps chacun de ses composants, pourquoi le couple échapperait-il à ce mouvement universel ?

Si nous vivons dans un continuum "espace-temps", les lois qui régissent l'espace doivent aussi régir le temps. Or il est évident que regardant l'horizon de mon lit, je peux affirmer avec quelque certitude que cet épicea que j'y distingue existe bel et bien, et que, par conséquent, s'il me prenait un jour l'envie d'aller le prendre en photo, il y a bien peu de chances que je n'y parvienne pas. Bref, il existe quelque part dans l'espace ! Comme existe, j'en suis certain, la tour Eiffel que je n'ai que peu vue mais que je puis situer avec précision sur cette représentation virtuelle de l'espace qu'est une carte. La tour Eiffel existe indépendamment de moi et de mes

perceptions et elle existe MAINTENANT, puisque, pendant que je ne la vois pas, d'autres yeux de mon espèce peuvent la voir et me le communiquer, par exemple par téléphone. Pourquoi ne pouvons nous dès lors appliquer cette connaissance virtuelle que nous avons d'un objet dans l'espace à la présence d'un fait, d'un phénomène dans le temps...notre propre mort, par exemple ? Elle est là... quelque part dans le temps ! Comment je le sais? Mises à part quelques variantes dans le processus et le décor, le constat de son inéluctabilité qu'en ont fait les autres m'a été transmis et surtout, l'observation de toutes les espèces vivantes réitère son inéluctabilité...Bien sûr, il me manque un organe, celui de la "vue du temps", celui qui me permettrait de voir l'étendue du temps sur laquelle je me déplace avec autant de clarté que j'ai de la vue de l'espace. Mes yeux et leurs prolongements virtuels dont m'a doté la technique me permettent de prendre conscience de la portion d'espace où se meut l'humain, mais pour le temps...pas d'organe, pas de "carte du temps"(sinon, rétrospectivement, la mémoire) ; donc pas de prise de connaissance directe. Pourtant, usant de notre puissance créatrice et de notre puissance de déduction, ne pouvons nous l'imaginer similaire à l'espace puisqu'il n'en est que l'autre face?

Si on se souvient avec émotion de son premier amour et de sa candeur, que dire de la mémoire du dernier et de sa tendresse désabusée ?

Si on te parle d'un type bizarre, sois attentif, il y a des chances qu'on te parle de quelqu'un d'intelligent.

Si quelqu'une vous pose un lapin, ce peut être un cas isolé. Si elle en pose un deuxième... Ils risquent de se reproduire.

Si tu donnes assez d'argent et de pouvoir à un exploité, tu en feras un exploitateur.

Si tu es mal là où tu es, ne reviens pas là où tu étais, cherche où tu iras.

Si tu meurs, c'est pour ton bien, nous disent les religions du livre.

Si une intelligence supérieure avait veillé sur le monde, sa première tâche aurait été de nous éradiquer.

Signe de ces temps de culture de l'ego, la réincarnation, considérée à l'origine comme une malédiction dont il fallait se libérer au plus vite est devenue sournoisement, pour beaucoup, l'espoir d'une survie. L'humain est incorrigible.

Signe des temps: dans le ciel, les lignes droites des jets à queue blanche ont remplacé les arabesques des hirondelles à queue noire.

S'il était un dieu, il rendrait superflue la perplexité de Hamlet. Être et ne pas être ce serait la même chose.

S'il existe quelque chose qui puisse correspondre au concept de dieu, il est forcément au delà de la distinction sujet-objet et donc inaccessible à la conscience. De toute façon tout concept est un schéma réducteur.

S'il n'y avait le temps, les choses seraient sans mystère.

Sois seul et gratte les étoiles. Elles sont l'eczéma de l'infini.

Souffrir de tout ce dont il y a à souffrir pour connaître tout ce qu'il y a à connaître et surtout, pour explorer tout ce qu'il y a à explorer.

Sournoisement, il a remplacé par de la saccharine les pilules de sa fille...de l'art d'être grand-père !

Sous chaque brin d'herbe un meurtre... mais quel somptueux coucher de soleil !

Souvent la fatigue d'être survient comme pour accueillir la mort.

Souvent, les gens qui ont peur de mourir sont ceux qui sont le plus remplis de griefs envers la vie.

Soyez tranquilles, que la vie vous semble difficile ou pas, vous en viendrez à bout.

Qu'est ce qui au fond nous révolte dans la souffrance et particulièrement dans celle des innocents, sinon la peur que nous en éprouvons pour nous-mêmes? Ne pas tuer pour ne pas être tué, Ne pas voler pour ne pas être volé, Ne pas mentir pour ne pas être trompé. La morale, comme la technique, comme la médecine, n'est que civilisation. C'est à dire tentative de sécurisation du monde.

Statistiquement, il est impossible de prouver l'inéluctabilité de la mort.

Sur Internet le sexe a perdu toute son aura. C'est devenu un accouplement charcutier.

Sur la côte belge, hélas, piaillent les fous de passants.

Sur la scène de la vie, j'ai été un comédien assez médiocre. J'ai raté mon entrée, plus ou moins tenu mon rôle dans un style tout à fait incongru, mais je crois que je suis en train de réussir ma sortie !

Sur le chemin, toute balise est une arnaque.

Sur leurs terres de plus en plus étroitement encerclées de béton et soumises à la pression migratoire touristique, les sauvages dans mon genre seront bientôt parqués dans des réserves où, pour quelques sous, les citadins pourront venir s'esbaudir de leurs mœurs pittoresques.

Surtout, ne pas sacraliser le sacré!

Tant de soins d'apparence, de toilette, de maquillage, de chirurgie même. Tant d'émissions de télé, de magazines qui sont consacrés à l'aspect et rien ... rien pour la voix.

Tant qu'il y a de la vie, il y a du sourire... fut-il narquois.

Tant qu'on n'a pas été l'autre, on ne le connaît pas.

Tant qu'on ne sait pas le pourquoi de la conscience on ne sait rien. Mais on ne peut pas savoir le pourquoi de la conscience sans savoir le pourquoi de l'univers et on ne peut pas savoir le pourquoi de l'univers sans savoir pourquoi il y a quelque chose. Pourquoi est un mot toxique.

Tant vont les cachalots qu'à la fin ils s'embrassent.

Tesson écrit si bien que j'ai du plaisir à le lire même quand son propos ne m'intéresse pas.

Tomber victime d'un coup de foudre ?

À l'automne, l'excès de la couleur annonce son extinction.

Tout alcoolique finit un jour ou l'autre par trainer un lourd casier.

Tout écrit est tentative de saisie.

Tout est impermanent...sauf la mort.

Tout humain est potentiellement libre et affranchi. Il lui suffirait de quitter totalement la société de ses semblables.

Tout irait mieux si l'humanité avait un projet.

Tout le malheur des humains vient de ce qu'ils croient que leur cerveau les sépare à jamais de l'animalité. Et ils font tout pour s'en convaincre, cela va de la cravate aux latrines à l'anglaise.

Tout le monde s'esbaudit devant les multiples histoires d'enfants élevés par des animaux. Des loups de préférence. Mais qui s'étonne d'élever un animal ?

Tout le secret de la résilience réside dans le passage du "venir de" à l' "aller vers".

Tout porc abrite en son sein un voilier.

Tout qui a démonté un réveil sait ce qu'il faut faire pour remonter le temps.

Tout système, mais aussi toute conscience d'une "réalité" n'est que projection subjective du mental sur le chaos.

Tout voyageur craint le moment frustrant du retour. La vie nous épargne ce tracass. Elle est un voyage sans retour.

Toute civilisation est simplement un ensemble de mensonges qui permettent aux hommes de vivre ensemble.

Toute civilisation est une tentative, issue de la nature, de construire un monde contre nature.

Toute cloche abrite un battant.

Toute culture humaine n'a jamais eu d'autre but que de nous présenter comme des êtres exceptionnels dignes de régner sur la planète, d'en faire notre propriété et, comme tout dominant, d'en tyranniser les autres habitants. Ce n'était faisable sans culpabilité que si nous étions d'une autre nature, divine si possible, ou au moins mandatés par le divin. D'où le goût du décor, des costumes d'apparat d'autant plus carnavalesques qu'on s'élève dans la hiérarchie, des manières qui confondent raffinement et rituel arbitraire, des accessoires superfétatoires qui montrent que toute culture consiste en une complexification du naturel. Ainsi le képi est-il le lointain cousin de la couronne, elle-même mise en scène de la tendance à prendre la grande taille pour un signe de dominance.

Toute écriture est impudeur. Si bien qu'on ne devrait jamais être intimidé d'écrire à un auteur, ni même de l'interpeller par son prénom. Quelle que soit sa renommée. Plus ou moins exhibitionniste, plus ou moins déguisé, il s'est confié à nous sans espoir de retour, s'est glissé dans le fil de nos journées et, souvent, ses confidences ont fini par traîner le soir sur l'intimité de nos draps. Il s'est donné. Et cela nous confère le droit de le prendre. Non comme un être prestigieux et inaccessible mais au contraire, et surtout dans la mesure où nous nous sommes reconnus en lui, comme un complice familier de nos mouvements de l'âme.

Toute horloge est un compte à rebours.

Toute notre vie, c'est gravir l'échelle d'où il nous faudra tomber.

Toute seule, la roue est à peu près inutilisable pour un primate moderne. Il lui faut en grouper quatre, voire deux. Elle acquiert alors l'étonnante propriété de favoriser fabuleusement les déplacements mais elle se dote aussi, par la même occasion, d'un redoutable pouvoir sur le comportement de ses usagers. Elle rend le plus débonnaire, le plus serviable, le plus intelligent d'entre eux individualiste, égoïste, arrogant, coléreux, agressif et stupide.

Toutes les croyances irrationnelles, du néolibéralisme aux religions, témoignent d'un besoin forcené d'enjoliver les choses, de trouver un peu de merveilleux pour s'aider à vivre. Pourtant... le vrai merveilleux, palpable, splendide et impitoyable, est disponible, lui, dès l'orée de la forêt.

Toutes les philosophies, toutes les religions sont issues du besoin de donner une cohérence à ce qui, manifestement, n'en a aucune.

Toutes les saveurs sont en puissance dans l'insipidité de l'eau.

Toutes les vérités sont bonnes à dire mais il ne faut pas s'étonner qu'elles tombent dans l'oreille des sourds

Trop parler de dieu empêche de l'entendre.

Trouver le bonheur dans l'assumption totale de la condition humaine, quelle qu'en soit l'horreur et l'épouvante.

Tu es maladivement distraite. Je voudrais te donner le malheur du monde. Tu le perdrais. Et personne jamais ne le retrouverait.

Tu n'imagines pas la liberté que te donnerait la conscience constante de la mort.

Tu vois que tu es vieux à ceci que le regard des femmes te traverse.

Un aphorisme, c'est dire tout haut ce que beaucoup ne pensent même pas.

Un aventurier, c'est quelqu'un qui sait à la fois refuser la fatalité et l'accepter.

Un bon point pour les musulmans : eux au moins n'ont pas pris le prophète pour dieu.

Un chien vaut mieux que deux tilapias.

Un des plus curieux renversements du bon sens est le constat que, dans notre société, le client est généralement regardé par le commerçant comme demandeur donc objet de pouvoir. Vendre n'est plus un service mais une position de force. Que dire des politiciens, élus pour servir et réaliser les projets des autres, et qui, tout à leur ego, en profitent pour imposer leurs vues avec arrogance à ceux qui, de surcroît, les paient et sont par conséquent leurs employeurs ?

Un dictateur, c'est dangereux, c'est souvent un imbécile... Une démocratie, c'est tout un tas d'imbéciles.

Un dieu aurait déjà éradiqué la race humaine s'il n'était pas dévoré par la curiosité de savoir jusqu'où nous sommes capables d'aller.

Un dieu, parce qu'il abolit le hasard, parce qu'il serait la cause ultime semble rendre le monde compréhensible. Mais, en fait, cela ne résout rien. Car quelle est alors la cause de la cause ?

Un don ce n'est jamais que la moitié d'un dindon.

Un égoïste c'est un verre qui refuse de déborder.

Un ennui peut me tirer de l'ennui.

Un être, c'est du vide plissé.

Un grammairien, c'est un mathématicien pervers égaré dans la langue.

Un grand nombre de riches ont une vie pauvre, un petit nombre de pauvres ont une vie riche.

Un homme ivre, c'est le Parthénon ravagé. J'ai le respect des épaves.

Un humain seul est généralement inoffensif, voire débonnaire. Dès qu'il est en groupe, il devient odieux. Fait-on la guerre seul ?

Un humain, c'est trois fois rien...on a vite fait une croix dessus.

Un jour "rien" ce sera maintenant. Ou presque. Et ce maintenant, parce qu'il sera le dernier, revêtra plus d'importance, sera bien plus intense que tous les autres maintenant de la vie cumulés. Il sera, brièvement, le moment le plus vivant.

Un jour, les femmes paient cher le luxe d'avoir été si belles.

Un jour, un primate futé a constaté qu'un tronc bien lisse pouvait, orienté dans le bon sens, dévaler une pente. Il en a parlé à sa femme qui, comme il se doit, était encore plus futée que lui. Elle vit tout de suite que s'ils débitaient le tronc en rondelles, le couple serait immortalisé comme étant l'inventeur génial de la roue.

Un langage châtié est souvent un langage châtré.

Un monde où des milliards de gens peuvent se fier aveuglément à des croyances irrationnelles est un monde terrifiant.

Un papillon, c'est une fleur qui vole. Deux, c'est déjà un bouquet

Un pessimiste c'est un optimiste devenu réaliste.

Un pessimiste, c'est quelqu'un qui dit ce que vous n'avez pas envie d'entendre.

Un processus chimique éphémère et complexe en forme de tuyau et de filtres divers transforme la viande et les végétaux en énergie qui alimente une sorte d'ordinateur liquide greffé par dessus le tube. Cela produit les gesticulations, la pensée inutile et quelques déjections. J'appelle ça ma vie.

Un sprinter médaillé est juste capable de dépasser de peu, pendant un bref instant, les trente kilomètres à l'heure de l'hippopotame.

Un tabou qu'on se refuse obstinément à aborder est celui de la croissance exponentielle de la population. Il est pourtant évident que ce problème cause et conditionne tous les autres.

Un taureau bisexuel, c'est celui qui va de mâles en pis !

Un texte, c'est un simple support. Chacune et chacun le lis différemment et ça remue en elle ou en lui des choses en rapport avec son propre contenu intérieur. Ainsi, écrire un poème, c'est juste créer un catalyseur qui touche suffisamment à l'universel pour permettre à un maximum de personnes d'y greffer leur propre ressenti

Un vieux c'est un jeune à poils blancs.

Une caresse ça s'écoute.

Une civilisation c'est l'ensemble des mensonges qui permettent aux hommes de vivre ensemble.

Une concession, c'est souvent à perpétuité.

Une croyance mythique dans le progrès, mais aussi l'omniprésence de l'ego, veulent que, quand quelque chose marche bien, celui qui succède à l'inventeur impose une nouvelle façon de faire, le plus souvent plus complexe, moins conviviale et in fine moins efficace. C'est ainsi que, en informatique, un excellent logiciel simple qui fait bien son boulot devient au fil des mises à jour une usine à gaz impraticable. C'est aussi ainsi qu'évoluent les réglementations, les administrations et le monde humain en général.

Une des tortures raffinées de l'enfer c'est qu'il y pousse une seule pâquerette. Tous les damnés s'y raccrochent pour se faire croire qu'ils sont au paradis

Une femme ne raconte pas. Elle écrit un roman russe. Avec un tel babil, un tel luxe de détails, en entrant dans de tels détours, que si on n'a pas prudemment semé des cailloux à la Poucet, on se retrouve soudain à Rome en se croyant parti pour Madrid. À moins qu'en chemin, on n'ait sauté du train en catimini. La galanterie fait en effet réserver l'abrupt "venons en au fait" aux situations d'extrême urgence.

Une fois dissipée l'illusion et le mensonge, il reste la réalité nue. on peut l'accepter ou la refuser. Si on l'accepte, parce que ce qu'il n'y a qu'elle, on peut commencer à chercher les regards et les comportements qui pourront nous la rendre vivable.

Une institution n'est souvent que le prolongement d'un génie ou d'un leader. une fois qu'il a disparu, il ne reste que le prolongement.

Une partie du réel disperse, l'autre rassemble.

Une révolution c'est l'émeute des futurs dominants.

une sagesse doit être bâtie sur la réalité, or la réalité si on est lucide,est désespérante et insupportable (elle n'est que souffrance ... c'est pas moi qui le dis, c'est le bouddha. Toute sagesse, toute joie, tout bonheur ne se trouve par conséquent qu'en tenant compte de cette réalité...trouver le truc pour être heureux dans le désespoir...c'est ça le schmilblick... c'est le message profond d'un bouddhisme non revu et corrigé par les ex cathos occidentaux... c'est aussi ce qui rapproche le bouddha de Sartre et de Camus.

Une société qui cache ses morts cache ses vieux.

Une vérité, un saint, c'est toujours un mensonge.

Vieillir c'est : Ne plus voir ses couilles que sur un selfie. Se coiffer vers l'avant pour masquer sa calvitie. Avoir les doigts qui copulent. Sourire jaune. Ne bander qu'à demi et ce quand le coq chante. Dans le budget remplacer le resto par le pharmacien. Bouffer du mou. Ne plus rien entendre de ce que l'autre raconte mais faire semblant. S'en foutre. De loin, ne plus distinguer un chien d'une poubelle. Quand c'est encore possible, masquer son lumbago en prétendant qu'il est plus original de baiser debout. Pisser en pensant à un problème métaphysique (ça peut-être long). S'habituer à ce que le regard des femmes vous traverse. Devoir faire un effort pour avoir envie et un plus grand encore pour faire. C'est rentrer dans la crainte. C'est voir mourir ses amis. C'est entrer en solitude. C'est ne plus se sentir chez soi dans le monde. C'est être obligé de choisir le confort au lieu de l'aventure. C'est avoir trop de temps vide qui passe trop vite. C'est ne plus être pris au sérieux. C'est subir la condescendance. C'est lutter contre la tentation du bilan et de l'à quoi bon. C'est l'expérience dont personne n'a rien à foutre. C'est être Cassandra. Mais c'est aussi la lucidité implacable et la liberté d'être incongru.

Vieillir c'est devoir accepter qu'il ne se passe plus rien fors les dérivatifs que sont les problèmes de santé.

Vieillir c'est glisser dans un entonnoir.

Vieillir c'est se débarrasser de toutes les illusions et s'émerveiller de ce qui reste.

Vieillir c'est s'interdire de penser : ça ira mieux demain.

Vieillir est une fatigue.

Vieillir, c'est accepter le bon faute du meilleur.

Vieillir, c'est ne plus paraître, ne plus tricher, ne plus se trahir.

Vivre à deux résout le problème de l'isolement et génère tous les autres.

Vivre c'est faire l'expérience par les sens que nous ne sommes pas distincts mais intimement mêlés par la chair avec les arbres, les animaux, le vent, les montagnes, la mer, les étoiles et...le "vide".

Vivre c'est inspirer puis... expirer.

Vivre, maintenir sa vie, c'est chaque jour résoudre des problèmes, pas ne pas avoir de problèmes.

Voilà l'automne et un mois que je déteste et que je tâche de traverser dans ma housse étanche sans trop jeter un œil au dehors. Ce sont des semaines d'accouchement. Obscène. Un mois gris où les fruits blets baignent dans les sanies du crachin. Où les oiseaux se hâtent sous la pluie ; où l'écureuil s'inquiète. Où tous goinfrent, sûrs des pénuries à venir. Où les bébés de l'année vont découvrir ce qu'est vraiment la survie ou ce que sera leur mort.

Voter, c'est trop souvent choisir entre des idéalistes inefficaces et des crapules performantes.

Votre fin sera proportionnelle à vos moyens.

Vous écrivez mais vous trouvez que c'est de la merde. Vous êtes découragés ? ...
Lisez les autres !

Vous pouvez faire attendre indéfiniment un français...du moment que vous lui trouviez quelqu'un pour l'écouter.

Voyager c'est être nulle part.

Y a-t-il plus sensuelle image du bonheur de vivre que ces nuits de juin où un orage frôlé suscite sur les flancs de sa rage une paradoxale sérénité ; distille, juste à côté de sa folie destructrice, la touffeur au parfum entêtant de troène dans laquelle dansent comme des lampions les vers luisants.

Y a-t-il vraiment quelque chose entre nous ?...Oui, mon bide.